

EXCURSION

DANS LA

THESSALIE TURQUE

EN 1858

SISMANGOLIO
MEGARO



EXCURSION
DANS LA THESSALIE TURQUE
EN 1858

SISMANOGLIO
MEGARON

EXCURSION
DANS LA THESSALIE TURQUE
EN 1858

OUVRAGES ANTÉRIEUREMENT PARUS
DANS CETTE COLLECTION

1. **Histoire de la Littérature grecque moderne**, par D. C. HESSELING, traduite du néerlandais par H. PERNOT (1925).
2. **Pages choisies des Évangiles** littéralement traduites de l'original et commentées à l'usage du public lettré, avec le texte en regard, par H. PERNOT (1925).
3. **Voyage en Turquie et en Grèce du R. P. Robert de Dreux**, aumônier de l'Ambassadeur de France (1667-1669), publié par H. PERNOT (1925).
4. **Chrestomathie néo-hellénique**, par D. C. HESSELING et H. PERNOT (1925).

Pour paraître incessamment :

6. **Études sur la langue des Évangiles**, par H. PERNOT.

EXCURSION

1619

DANS LA

THESSALIE TURQUE

EN 1858

PAR

LÉON HEUZÉY



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES-LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL

1927

Tous droits réservés

Le manuscrit que nous publions aujourd'hui avait été entièrement préparé pour l'impression par le très regretté Léon Heuzey. Son petit-fils, M. Jacques Heuzey, a pensé, comme nous, que ce récit de voyage était de nature à intéresser les lecteurs de notre Collection. Nos rôles se sont bornés à reproduire aussi fidèlement que possible le manuscrit original, en y ajoutant seulement la reproduction d'un dessin extrait d'un album de l'auteur et représentant la bourgade de Damasi.

Novembre 1926.

H. P.

AVANT-PROPOS

Paris, 12 juillet 1918.

L'éternelle question balkanique, cette plaie toujours ouverte de la politique européenne, est encore aujourd'hui l'une des causes profondes de la guerre qu'a déchaînée contre nous l'impérialisme allemand. C'est ce qui m'a fait relire avec quelque intérêt d'anciennes notes de voyage, écrites par moi au cours d'une excursion que j'ai faite en Thessalie pendant l'été de 1858, alors que cette province, véritable glacis des Balkans, était encore sous la domination des Turcs.

En 1858, trois ans après la guerre de Crimée, la question balkanique se trouvait à l'un des grands tournants de son évolution : les puissances occidentales, victorieuses de la Russie, avaient exigé du gouvernement ottoman un régime libéral, dont elles croyaient pouvoir obtenir la réconciliation des populations chrétiennes avec leurs anciens maîtres.

Le champ d'observation était favorable pour contrôler et prendre sur le fait l'exécution d'un pareil pro-

gramme. Nul besoin d'ailleurs que je donne à mon texte l'allure d'un mémoire méthodiquement composé en vue de quelque société des sciences morales et politiques. Dans ces souvenirs familiers, l'état des esprits ne se révèle que plus librement au hasard des incidents de chaque jour, à côté de la description pittoresque du pays, par les conversations engagées avec des personnes de toute condition et de toute nationalité.

J'ai donc pensé que je ne ferais pas une œuvre tout à fait inopportune en tirant de mes vieux carnets tout ce qui pouvait me servir à remettre sur pied cette excursion dans la Thessalie turque. Quant à la comparaison avec l'état présent des populations balkaniques, aujourd'hui transformé et renversé momentanément par un véritable coup de théâtre, je me suis bien gardé d'introduire de pareilles réflexions dans mon travail. J'en aurais altéré la sincérité absolue ; mais cette comparaison se fait d'elle-même et comporte de multiples leçons pour tout lecteur avisé.

Par exemple, j'ai été amené à citer des témoignages autorisés qui faisaient le plus grand cas des Bulgares comme race militaire. Malgré la trahison de leur roi, cette appréciation n'en reste pas moins vraie, et c'est un malheur pour la politique libérale que des rivalités mesquines entre les populations des Balkans aient fait échec à la grande espérance éveillée tout d'abord par la formation de la Ligue balkanique.

Cependant, la seconde moitié du voyage est venue apporter dans mes notes un élément imprévu, d'un

caractère tout à fait à part. Ma visite aux grands couvents thessaliens, surtout aux Météores, m'a donné l'occasion de découvrir et de copier un certain nombre de documents byzantins inédits, d'un réel intérêt pour l'histoire de la contrée. Je ne pouvais manquer de noter ces découvertes et les incidents divers qu'elles provoquaient auprès des moines, et cela m'entraînait nécessairement à faire connaître, par une rapide analyse, la nature et le contenu des documents ainsi retrouvés. Il en est résulté que, parallèlement à l'excursion de 1858, il s'est fait pour moi, en Thessalie, comme une autre excursion, plus ancienne de plusieurs siècles.

Le XIV^e siècle, auquel appartiennent la plupart de ces actes, est, pour les populations balkaniques, une époque d'une extrême gravité. C'est alors que les empereurs byzantins cherchent à s'appuyer sur elles pour refouler l'avance des Turcs en Europe ; mais ces petits peuples, Serbes, Bulgares, Albanais, Valaques, n'entrent dans la lutte que pour aspirer eux-mêmes à l'Empire ou pour s'en disputer les débris. Aussi, malgré leur valeur guerrière, se trouvent-ils impuissants à défendre même leur propre territoire contre l'ennemi commun.

Dans ce double voyage, j'espère avoir pu développer simultanément, sans trop de confusion, deux ordres de faits appartenant à deux époques aussi distantes l'une de l'autre.

EXCURSION DANS LA THESSALIE TURQUE

I

Départ d'Athènes

Le 19 juin 1858.

Enfin je pars pour ce voyage depuis longtemps projeté, qui doit être ma dernière excursion en Grèce pendant mon séjour à l'École d'Athènes. Il s'agit pour moi de rattacher l'une à l'autre, par une tournée finale, les deux régions que j'ai précédemment explorées pour mes travaux de l'École, le Mont Olympe et l'Acarnanie. Je tiens beaucoup à revoir les grandes pentes occidentales de l'Olympe, pour mieux me rendre compte de leur rayonnement, par de nombreux contreforts, vers la plaine de Thessalie. J'en profiterai pour visiter cette importante province de la Grèce du Nord, en prêtant une attention particulière à l'état du pays et aux populations modernes, si diverses de race, qui l'occupent. Trois ans après la guerre de Crimée et après les réformes qui s'efforcent d'établir en Turquie un régime plus libéral, l'heure est favorable pour de pareilles observations. Je franchirai ensuite les défilés du Pinde et je descendrai plus rapidement vers l'Acarnanie, où il me reste quelques recherches à compléter.

Je suis accompagné pendant les premiers jours par mon collègue de l'École, Hinstin, qui vient avec moi jusqu'à Larissa et qui se dirigera ensuite de son côté vers Salonique.

Du Pirée, le Lloyd autrichien nous fait débarquer sur la rive

orientale de l'Isthme de Corinthe. Ensuite, avec des chevaux, nous nous engageons dans les montagnes qui s'étendent au nord-ouest de l'isthme, et nous atteignons dans la soirée le bourg d'*Hypata*, connu au moyen-âge sous le nom de *Néo-Patras*. Là nous sommes reçus très obligeamment dans la maison même du juge de paix, maison de bonne apparence, bien munie de tapis et de couvertures de toutes couleurs ; mais cette abondance, nous ne tardons pas à nous en apercevoir, est loin de garantir la tranquillité de notre sommeil.

PASSAGE DES THERMOPYLES

Le 20 juin 1858.

C'est plutôt pour nous une délivrance de partir avant le jour, par une nuit encore tout étoilée. Deux mulets, conduits chacun par un agoyate, nous sont nécessaires pour faire notre route à travers les rudes montagnes de l'ancienne Doride, qui défendaient, au Nord, les abords de Delphes et la route de l'Oracle. Comme nous sortons d'une épaisse forêt de chênes, tout à coup sur notre droite, le Parnasse s'offre à nous, illuminé par le soleil levant, tandis qu'à ses pieds les montagnes plus voisines et la vaste forêt sont encore noyées d'ombre : les cimes qui le couronnent se groupent en deux sommets, et c'est de ce côté qu'il est véritablement le Double mont.

Nous continuons à nous diriger vers la ville de *Lamia*, sur la frontière gréco-turque, mais en faisant un coude assez prononcé, afin de visiter, en passant, le défilé des Thermopyles. Sur ce point nous ne sommes pas d'accord avec nos guides, dont l'idée fixe est de nous faire arriver le plus tôt possible à *Lamia*, par le chemin le plus rapide et le plus court. Heureusement, la carte nous tient en garde contre leurs sournoises indications.

Maintenant, le haut massif montagneux commence à s'abaisser vers la mer. Les forêts de chênes qui couvrent le versant oriental s'éclairent sous les feux d'une chaude matinée. Partout dans l'herbe des bois, je remarque avec surprise une belle plante de nos jardins, croissant ici à l'état sauvage, la rose trémière aux larges fleurs simples, qui s'épanouissent le long de sa hampe verticale. Un vallon très ombragé débouche sur des pentes ardues en face d'un admirable spectacle. Devant nous est la mer, bordée par toute une zone de blanches alluvions et fermée au loin par les montagnes de l'île d'Eubée. On reconnaît parfaitement comment ces alluvions, en gagnant de siècle en siècle, ont élargi peu à peu l'ancien défilé historique des Thermopyles, entre la mer et les escarpements de la côte. Sur notre gauche, l'imposante masse de l'OEta nous étonne par ses flancs à pic et ses crêtes noircies de sapins.

Après une descente assez longue et assez compliquée, nous nous trouvons de plain-pied avec le sol du passage et nous pouvons suivre sur le terrain les phases successives de la bataille.

Une grande caserne de gendarmerie marque aujourd'hui le point le plus étroit de l'ancien défilé, où il y avait à peine la place pour « une seule route de chariots ». Un peu plus loin, le terrain praticable s'élargissait jusqu'à présenter un demi-plèthre (50 pieds). Là était construit ce mur percé de portes et protégé par un fossé que remplissaient des sources thermales (d'où le nom de *Thermopyles*, c'est-à-dire les *Portes-chaudes*). Les Amphictions, conseillers de la confédération des tribus grecques, avaient fixé, là, la frontière officielle de la Grèce, surtout contre les incursions des Thessaliens, car personne ne pouvait songer d'avance à l'invasion des Perses. Nous devons progresser encore pour trouver l'endroit où les Spartiates se déployèrent et moururent en combattant.

Il nous reste à chercher le chemin qui remonte, sur notre

gauche, jusqu'au village de *Damasta*, poste d'observation bien situé pour reconnaître le sentier de montagne par lequel le traître Éphialte révéla aux Perses le moyen de tourner l'héroïque petite armée.

C'est à ce moment que nous sommes contraints de livrer bataille à nos coquins d'agoyates. Ils en ont assez des Thermopyles et prétendent, de gré ou de force, nous faire écourter notre visite. Ils se jettent sur les cordes de nos mulets et se croient maîtres de diriger la caravane. Deux ou trois coups de cravaches appliqués sur leurs doigts suffisent pour leur faire lâcher prise.

Nous trouvons un auxiliaire inattendu dans un gamin d'allure décidée, occupé à faire pâturer sur le terrain des alluvions un troupeau de grands bœufs gris aux longues cornes. Cet enfant, pour une drachme que je lui promets, prend résolument notre parti. Il abandonne ses bœufs à son petit frère, un bambin qui ne semble pas encore très solide sur ses jambes et que nous voyons bientôt disparaître en clopinant dans les hautes herbes. Les bœufs iront comme ils voudront; mais, grâce à notre nouveau guide, nous voici dans le sentier qui monte à *Damasta*. Les deux agoyates, après avoir pesté, gesticulé, interpellé notre petit allié, qui sait fort bien leur répondre, finissent par nous suivre en geignant et en suant à grosses gouttes, car la chaleur est rude.

Damasta est un petit village qui domine de grandes pentes de terre. Nous y sommes accueillis par de très braves gens; ils nous donnent l'hospitalité à l'ombre de leur platane, dans un coin frais, encadré de vieux figuiers, de vignes grimpantes et de pommiers chargés de pommes vertes. Nous déjeunons de *xynogalo* (lait caillé) au milieu de la population accourue pour nous voir.

Pendant que le *protoghéros* (premier vieillard, nous dirions doyen du conseil municipal) s'empresse et se fait notre servent, le *proédros* (maire, président du même conseil),

bonhomme rustique aux larges épaules, me raconte à sa façon la bataille des Thermopyles. Il connaît fort bien Léo-nidas, qui fut tué dans l'action; mais il y avait encore un autre général, nommé..... *Bonapartis*; celui-là il ne saurait dire ce qu'il est devenu! On pense avec quelle curiosité amusée je récolte cet embryon de légende, avec son formidable anachronisme, qui d'ailleurs n'a rien de contraire aux lois du folklore, mais qui éveille singulièrement mes susceptibilités françaises.

Quant au sentier qui permet de prendre à revers la position des Thermopyles, il doit répondre à la continuation même du chemin de *Damasta*, contournant au-dessus du village une épaisse montagne boisée de chênes (*l'Anopœa* des historiens) pour redescendre par le ravin de *Drakospiléa* vers l'ancien bourg d'Alpènes.

Nos agoyates trouvent encore moyen de nous faire entrer à *Lamia* vers midi, si bien que le commandant *Tassoulas*, pour lequel nous avons notre principale lettre de recommandation, fait encore sa sieste: il nous faut patienter un bon moment avant de pouvoir apprécier la grande cordialité de son accueil.

Une partie de la journée se passe à faire quelques autres visites et surtout un certain nombre de démarches utiles auprès des consulats et du service de la Santé, afin que tous nos papiers soient bien en règle et que nous puissions, dès demain matin, franchir la frontière par le défilé de *Phourka* et par la petite ville turque de *Dhomoko* (anciennement *Thaumakoi*).

On nous signale seulement à *Lamia* quelques restes helléniques dans la forteresse et sur la côte. Les minarets, avec leurs fidèles cigognes, sont des souvenirs de l'époque où la ville était sous la domination ottomane.

II

Comment on n'entre pas en Turquie

Le 21 juin 1858.

Nous partons le matin de Lamia, mon camarade Hinstin et moi, aimablement accompagnés par plusieurs officiers grecs en uniforme, qui nous font un bout de conduite à cheval. En nous retournant nous voyons la ville, avec son château et ses minarets ruineux, se dessiner de loin sur les montagnes. L'Othrys, que nous traversons, est une chaîne déboisée, monotone, aux pentes molles et gazonnées, tapissées cependant, en cette saison, d'une multitude de fleurs. L'herbe y fourmille aussi de minuscules crapauds, qui s'en vont par milliers, sautillant tous dans la même direction; c'est comme un passage de ces petits batraciens.

Arrivée à *Dervéni-Phourka*, point qui marque la frontière grecque; c'est une simple caserne entourée d'un fossé. Là, nous remercions notre escorte de cavaliers; mais nous ne faisons qu'une courte pose, car nous avons hâte d'être en Turquie. Un jeune sous-lieutenant, originaire de l'Épire, commande ce poste depuis trois ans, sans s'y ennuyer, d'après ce qu'il nous assure. Il est vrai que, pour le moment, il y passe sa lune de miel, avec sa jeune femme, petite personne pâle et maigrelette, qu'il a épousée récemment et amenée dans sa solitude. Comme autres compagnons, en plus de ses soldats, il a encore deux fonctionnaires, l'*hyghionomos* (surveillant de la santé) et le *telônis* (préposé à la douane).

De l'autre côté de la frontière, le passage est occupé par un poste turc, dont le chef, le très glorieux (*endoxotatos*) Hassim-agma, est un Albanais à l'œil de travers, à la poitrine velue, quelque peu débraillé dans son costume national. La caserne en ruines, où nous le trouvons presque seul, fait pauvre figure quand on vient de quitter la caserne grecque tenue militairement. Il est le premier à nous avertir que ses Albanais sont descendus à la ville de Dhomoko, pour chercher leur solde.

Cela ne l'empêchera pas de nous accompagner en personne, par obligeance, dit-il, (*dia to khatiri*) (1). Il nous donne même, comme supplément d'escorte, son domestique et trois chevaux chargés de sacs de clous. Quelques indigènes, qui passent aussi la frontière, se joignent à la caravane.

Ici la conversation change de ton. Notre guide daube sur les Grecs, qui n'ont pas pu seulement prendre le château de Dhomoko. « J'ai vu leur roi, l'autre jour; qu'est-ce que c'est « qu'un roi qui s'en va ainsi au petit galop, avec vingt-cinq « hommes à sa suite! Notre pacha en avait deux cents. Par- « lez-moi du Sultan à Constantinople, quand il sort lente- « ment de son palais, son cheval tenu par la bride! » Tout se résume en une comparaison avec les chats qui font le gros dos: « Les Grecs, dit-il, sont petits, mais ils lèvent la « queue haut comme ça. » Il accorde pourtant qu'ils sont braves (*pallikaria*).

Hassim a fait la guerre, il y a trois ans, contre les Monténégrins. Leur habitude d'attaquer par masse et d'aller droit à l'ennemi, semble digne de blâme à notre Albanais; il les accuse de manquer de prudence. Ce n'est pas ainsi que s'y prennent ses compatriotes: ils se dispersent, ils se glissent derrière les rochers, baissant la tête et déchargeant leurs armes à l'improviste. Le très glorieux Hassim nous mime tout en marchant, la manière de combattre des Albanais:

(1) Du turc *hater*, agrément.

il se jette de côté, il bondit, il se couche presque jusqu'à terre, en imitant par des *top top* répétés le bruit des coups de fusil : pendant cette représentation, il est tout geste et tout onomatopée.

Un marchand bulgare qui s'était joint à notre suite, nous parle des redoutables brigands de son pays. Les brigands bulgares sont des brigands à cheval, qui le soir grisent leurs bêtes avec du vin et, franchissant de nuit une distance énorme, s'en vont très loin faire quelque coup de surprise dans une région où ils sont totalement inconnus ; puis, le coup fait, ils reviennent de même, sans jamais pouvoir être retrouvés.

Aux dernières lueurs du jour, nous arrivons à Dhomoko. Par-dessus les maisons, nous entrevoyons le fameux panorama de la plaine de Thessalie, qui avait fait nommer la ville antique *Thaumakoi* (1). Il était écrit cependant que nous n'aurions que l'avant-goût de ce spectacle grandiose et que nous n'en jouirions pas réellement.

Notre troupe a fait halte devant un petit homme au geste impératif, coiffé du fez et portant le *stambouline* (2) des fonctionnaires turcs. C'est le chef de la Santé, l'exécuteur tout-puissant du régime des quarantaines, que la Grèce et la Turquie décrètent, suspendent et rétablissent à tout propos, rien que pour se faire pièce l'une à l'autre. Après avoir laissé passer en quelques minutes nos compagnons de route, le petit homme s'avance vers nous et brusquement nous ordonne de descendre de cheval. Nous ne voyons, Hinstin ni moi, aucune raison d'obtempérer à cette injonction malséante : nos firmans, nos certificats de santé sont parfaitement en règle, contresignés par le consul de Turquie à Lamia ; nous les tendons du haut de nos montures à notre

(1) En relation avec le mot grec *thauma*, qui signifie *étonnement, admiration, merveille*.

(2) Sorte de redingote boutonnée droit.

interlocuteur. Il fait alors la simagrée de prendre ces papiers avec des pincettes, comme si nous lui apportions le choléra. Il ajoute que nous n'en devons pas moins mettre pied à terre, afin qu'il puisse mesurer notre taille. Cela tourne à la dérision ; considérant notre dignité d'Européens comme engagée dans ce conflit, nous persistons à rester en selle.

En conséquence, le libre passage nous est refusé : nous devons tourner bride et revenir à la frontière grecque, distante de plus d'une lieue. Il se fait tard, nous n'avons pas mangé depuis Lamia, et, pour comble d'agrément, une pluie fine commence à mouiller nos habits. Nous repartons, placés sous la garde d'une douzaine d'Albanais dont la compagnie n'est rien moins que rassurante. Ils ne sont autres que les soldats d'Hassim-aga, remontant à leur caserne, mais sans leur chef, resté à Dhomoko. En route, l'un d'eux tente à plusieurs reprises de m'enlever le fusil à deux coups que j'ai en bandoulière, cela, dit-il, par pure complaisance, pour m'aider à le porter. Déjà il l'a saisi par la crosse, mais je lui explique que le fusil est chargé et que je tiens à le porter moi-même.

Cependant, à la hauteur du poste turc, nos gardes s'arrêtent et nous laissent continuer seuls jusqu'à la caserne grecque. Là, nouvelle mésaventure : vainement nous hélons de loin, dans la nuit la sentinelle : il nous est répondu que, d'après le règlement militaire, les portes sont fermées au coucher du soleil et ne se rouvriront que le lendemain à son lever. Nous voilà contraints à nous enrouler dans nos couvertures, sur le glacis du fort, à la belle étoile et sans souper ! Heureusement, la pluie n'a pas duré ; mais pour moi la nuit est pleine de réflexions. Il va nous falloir faire un grand détour de plusieurs étapes et rentrer en Turquie par la route de Volo. La conclusion est que je me jure à moi-même de ne plus jamais soulever en voyage de pareilles questions d'amour-propre, qui me barrent ainsi le chemin.

III

Premier séjour à Larissa

Du 25 au 30 juin 1858.

Au bout de trois jours de voyage le long de la côte grecque, moitié à cheval, moitié en caïque, y compris notre débarquement à Volo, cette fois sans aucune difficulté pour entrer en Turquie, nous voici, le 25, bien avant le lever du soleil, chevauchant vers Larissa, chef-lieu de la Thessalie turque. Dès l'aube, d'innombrables alouettes à gorge noire commencent à chanter, perchées sur les chardons qui bordent la route. Comme personne ici ne leur fait la chasse, elles ne s'effarouchent en rien de notre passage. Quelques grands villages à l'état de *tchifliks* dressent au-dessus de la plaine leur unique maison haute ou *konaki*. Ce sont autant de domaines appartenant à des beys musulmans et soumis à un régime de métayage qui ressemble beaucoup à celui de la glèbe. Devant nous, l'Olympe montre ses sommets qui sont bientôt cachés par les nuages. Il offre de ce côté une silhouette par trop ramassée, et ses pics le couronnent à peine d'une légère dentelure.

Bientôt la ville même de Larissa nous apparaît. Elle présente, grâce à ses minarets, l'aspect ordinaire des villes turques, mais sans rien de particulièrement original. Recommandés au consul anglais, Mr. Suter, nous descendons au consulat britannique, où nous trouvons une hospitalité pleine de prévenance. Le secrétaire, M. Montanini, un jeune

grec des îles Ioniennes, chargé de nous piloter, nous explique que l'Angleterre est tenue d'avoir un représentant consulaire à Larissa, à cause de ses nombreux sujets ioniens. Il y a aussi un consul grec et un agent de l'Autriche.

Nous avons encore une lettre de recommandation pour l'un des principaux médecins grecs de la ville. En son absence, nous sommes reçus très aimablement par sa femme, que l'on a surnommée la moderne Corinne de Larissa, et par sa sœur. Ces dames parlent un grec assez prétentieux, ce qui ne les empêche pas de se plaindre beaucoup des Athéniens, parce que ceux-ci les considèrent comme des *épar-khiotes*, c'est-à-dire comme des provinciales. Elles nous donnent des détails sur la toilette de leurs amies turques et sur leurs robes à quatre queues. Mine Sami-Pacha surtout, descendante d'Ali-Pacha, est une grande dame qui fait venir ses modes de Constantinople; elle use de son influence auprès des Sultanes, afin de tenir au loin son mari, qui depuis quelque temps avait pris une autre femme.

Dans la soirée, sous la conduite de l'aimable M. Montanini, nous allons voir le camp des *Cosaques* turcs, les *Kazaki*, comme on les appelle. C'est un curieux produit de la récente guerre de Crimée que ce corps de cavalerie auxiliaire, formé par un Polonais qui s'est fait turc, Sadik-Pacha (1). Sous le nom de cosaques, il a réussi à grouper autour de lui des aventuriers, des réfugiés, des déserteurs de toutes les nationalités, mais des Polonais pour le plus grand nombre.

Elle est, en effet, des plus pittoresques la vue de ce camp, installé plutôt à la turque, sur la rive du Salemvrias, l'ancien Pénée. Chaque tente a son petit parc à bestiaux ou son poulailler.

Nous entrons en conversation avec quelques officiers. Le lieutenant Henri, sous l'apparence d'un maréchal-des-logis de carabiniers, est l'homme plaisant, paraît-il, et même le

(1) J'ai su plus tard que son nom polonais était Tchaïkowski.

poète du régiment; il a combattu avant 1848 en Italie. Le capitaine Romer nous offre le café sous sa tente : ancien élève de l'École militaire russe, il déserte à Sébastopol, s'enrôle dans notre Légion Étrangère, sert en Afrique et de là vient en Turquie.

On parle nécessairement du général Sadik-pacha. Officier dans l'armée ottomane, n'ayant encore que le titre de simple bey, il reçut des propositions de la part des ambassades russe et autrichienne; mais il pensa obtenir un avancement plus rapide en se faisant turc. Il eut l'idée, lors de la guerre, d'organiser les Cosaques zaporogues, cantonnés dans la Dobroudja et en Asie-Mineure. Il est aussi l'auteur d'un livre sur les Cosaques en Turquie. Les Cosaques sont pour lui de race plutôt polonaise et même plutôt turque que russe. Mme Sadik-pacha est une Polonaise de beaucoup de tête, qui fait à Constantinople les affaires de son mari. Elle porte, nous dit-on, un costume mi-turc, mi-français, jetant le féredjé sur des robes de Paris, se voilant à la sultane et remplaçant les babouches par des bottines de satin jaune.

Tous ces officiers sont d'ailleurs peu aimés des Musulmans, dont ils troublent quelquefois, paraît-il, la sécurité conjugale. Il y avait, ces temps-ci, dans la prison de Larissa jusqu'à douze femmes turques aux fers, pour le crime d'aimer trop les Cosaques.

Hinstin m'a quitté dans la matinée afin de poursuivre son voyage vers Salonique. Resté seul, j'emploie mon temps à visiter les bazars et à me rendre compte de la topographie de la ville. J'arrive à un endroit élevé, non loin d'une grande mosquée en ruines. De ce point la vue s'étend sur le cours du Pénée, depuis l'entrée de la vallée de Tempé jusqu'à une grande fente à l'Ouest, par laquelle le fleuve ou peut-être son affluent, l'ancien Titarèse, paraît sortir des montagnes. Mon retour s'effectue par le quartier juif, dont les maisons, en terre battue, sont parmi les plus misérables de la ville.

Les femmes juives portent un costume aux couleurs

voyantes, avec une sorte de tampon jaune sur la tête, fort peu gracieux. J'apprends que le bazar était riche autrefois en étoffes rayées de goût oriental, qui se fabriquaient dans la région environnante, à Tournavo, à Tzaritzéna et autres localités, mais qui sont apportées maintenant de l'Europe, de l'Allemagne surtout, et la fabrication locale ne marche plus.

Ce matin je reçois la visite d'un bey de l'endroit; par un curieux hasard, c'est le frère de mon ami Omer-bey de Katérini, chez qui j'ai été reçu en 1855 dans mon voyage au Mont Olympe. On l'a fait venir pour me servir aujourd'hui de truchement dans mes visites officielles, où la langue turque, dont je n'ai qu'une teinture très insuffisante, sera peut-être employée par instants, bien que le grec soit parlé à peu près par tout le monde dans le pays.

Le *defterdar-bey* ou trésorier-payeur, que nous visitons tout d'abord, est le premier fonctionnaire financier de Larissa. Il habite une grande maison assez mal bâtie, comme toutes celles de la ville. C'est un homme maigre, de haute taille, à la face pâle, à la barbe noire et rare, dans l'ensemble un Turc d'aspect distingué. Il porte un mélange fort bien combiné du costume européen et du costume ottoman; la pièce principale est une pelisse de laine fine, couleur lilas tendre, bordée de fourrure blanche.

Notre conversation roule d'abord sur Constantinople et sur Paris; je soutiens la thèse paradoxale des avantages de Constantinople. Le bey parle aussi de médecine et d'un certain *Poucrat*, qui n'est autre qu'Hippocrate. Un vieux prêtre ou *mollah* en guenilles demande si Poucrat a réellement existé. Pour le *defterdar*, une chose excite surtout sa curiosité : il voudrait savoir de quelle religion nous sommes en France. Il a entendu dire, sans doute par quelque Anglais, que la religion protestante avait envahi l'Europe et qu'il n'y en aurait bientôt plus d'autre. Voici l'idée qu'il se fait de la différence entre les protestants et les catholiques : les catholi-

ques, suivant lui, considèrent les inventions telles que les chemins de fer, les télégraphes électriques comme des signes précurseurs annonçant que l'humanité touche à son terme et que la fin du monde est proche; les protestants, au contraire, pensent que l'esprit de l'homme inventera encore bien d'autres merveilles et qu'il ira toujours en s'accroissant. Je m'inscris en faux contre cette division par trop simple, mais sans aucun espoir d'avoir modifié les opinions de mon interlocuteur. Sur ce, on nous apporte le *glyko* dans un magnifique service; puis nous prenons congé de notre financier ottoman.

Notre deuxième visite nous conduit chez le gouverneur, Husni-pacha, le *Vali*, comme l'appellent les Turcs, le seul *vali* de la Turquie, paraît-il, qui ne pratique pas le *bakaloum*, c'est-à-dire l'habitude de remettre les choses au lendemain. Il a pour demeure une vaste baraque aux salles pleines d'officiers, parmi lesquels circulent des serviteurs mal tenus; on dirait un grand *khani*. Son Excellence est un petit homme, vêtu très bourgeoisement, dont la tournure donnerait plutôt l'idée d'un cordonnier endimanché. Il n'a rien de la morgue ottomane; il paraît, au contraire, aimer la plaisanterie et le sans-çon. On le considère comme un chef actif et juste, à qui la province doit la tranquillité dont elle jouit.

Le Pacha traite familièrement les agents étrangers : voyant entrer M. Montanini, qui est venu avec nous, il dit : « Celui-là est mon fils », et, parlant de M. Suter, il l'appelle son père. Il y a de la diplomatie sous ces cajoleries et cet air de rondeur.

Husni-pacha est, du reste, un des rares fonctionnaires turcs qui soient arrivés lentement et de grade en grade à une position élevée. Il tient beaucoup à nous montrer lui-même, comme un monument de son administration, la prison qu'il a fait construire, nous assure-t-il, en grande partie de ses deniers.

Cette prison a un jardin, sur lequel donnent plusieurs chambres destinées aux condamnés coupables des fautes les moins graves. Le fond du bâtiment est occupé par deux autres salles pour les brigands et les assassins. Ils sont là, Turcs et Grecs, les fers aux pieds, accroupis en cercle dans l'obscurité et parlant ensemble très bruyamment. Quelle peut bien être la conversation de ces bandits? A l'arrivée du Pacha, ils se lèvent tous d'un seul mouvement, avec un cliquetis sinistre de chaînes, en même temps qu'une odeur affreuse se dégage des salles basses.

Nous passons ensuite devant les pièces séparées où des prévenus sont au secret. Chacun d'eux se lève aussi et salue le Pacha à la turque; quelques-uns formulent une courte protestation. On nous montre un garçon de dix-sept à dix-huit ans coupable de viol sur une petite fille. Dans l'assistance, je ne sais quel personnage étranger trouve cela drôle et se met à rire aux éclats.

Sur le devant, du côté le mieux exposé, se trouvent l'infirmerie et les salles des prisonniers pour dettes. Parmi eux on en voit quelques autres notés pour leur bonne conduite dans la prison, ainsi le jeune Kalamataki, fils d'un capitaine de la Guerre de l'Indépendance, presque un enfant, d'un air doux et soumis, arrêté pour fait de brigandage. Il y a aussi un brigand qui a été amené par son propre père. Les prisonniers sortent deux heures par jour hors de leurs cachots, pour prendre l'air et travailler. La prison des femmes se voit un peu plus loin, près de l'ancienne geôle qui était l'unique prison de Larissa avant les constructions d'Husni-Pacha. Il est certain que ces fondations, malgré leurs défauts, montrent un administrateur soucieux des améliorations promises par la nouvelle constitution du *Hatti-hiouioun*.

Pour finir la journée, nous retournons au camp des Cosaques. Parmi les officiers se trouve même un Anglais, qui s'est fait cadet dans les troupes de Sadik-pacha. Il nous

invite à entrer dans sa tente; mais, ce dimanche soir, il a un peu trop fêté la Saint-Ladislav à la polonaise.

Le lendemain matin, escorté par un *kavas* du Pacha, le nommé Abdi-tchaouch, je pars à la recherche des fragments antiques et des inscriptions.

La butte terreuse qui s'étend dans le nord de la ville et que l'on appelle aujourd'hui le *Tranos-makhalas*, c'est-à-dire le *Grand-quartier*, quartier de l'horloge et de l'église métropolitaine, est évidemment la partie haute de l'ancienne Larissa, son acropole, d'ailleurs sans aucun caractère. Près de l'horloge, on voit encore sortir du sol deux gradins superposés. L'une des pierres porte, en lettres onciales grecques de grande dimension, mais tracées gauchement et après coup à la pointe, un mot semblant marquer qu'il s'agit de places destinées « aux artistes », très probablement au personnel même de ce théâtre.

La petite mosquée de Moharem-pacha-tabla conserve la base d'une statue, élevée, d'après l'inscription grecque, par la Ligue ou Communauté des Thessaliens, à l'empereur-césar Vespasien, qualifié de dieu auguste. Dans les constructions de la métropole, se trouve une liste d'esclaves affranchis, qui ont versé au trésorier (*tamias*) de la ville l'indemnité de quarante statères, consécration officielle de leur affranchissement; la date est indiquée, comme au temps de l'indépendance, par la magistrature du *stratège* des Thessaliens; mais le nom du trésorier ne laisse aucun doute sur l'époque toute romaine du document.

Je n'insiste pas plus longuement sur ces textes, ni sur beaucoup d'autres, principalement funéraires, parce que je me propose de les publier en fac-simile comme suite à mes travaux de l'École d'Athènes. Presque partout d'ailleurs, dans les maisons, dans les mosquées, dans les cimetières turcs, on aperçoit quelques débris de stèles, de sarcophages, de colonnes, les unes doriques en tuf, d'assez bon style, d'autres byzantines. Les rues, on peut le dire sans exagéra-

tion, sont pavées par endroits avec des fragments de vert-antique et de divers marbres précieux; mais ce luxe procède beaucoup plutôt de la domination romaine impériale que de l'époque hellénique.

La chasse aux vieilles pierres est, du reste, une occasion de pénétrer dans certains coins, où sans cela on n'aurait pas l'idée d'aller voir. Me voici au milieu d'un quartier de nègres et de négresses; plus loin, je rencontre un *médressé*, une école musulmane, des enfants habillés de toutes les couleurs, jouant ou épelant à haute voix, dans une petite cour plantée d'arbres, à l'ombre d'une mosquée: ne pas oublier, devant la porte, le marchand turc qui vend d'in vraisemblables gâteaux.

Le jour suivant, je vais rendre visite à Sadik-pacha, dans son *konaki*, où nous trouvons nombre de Cosaques en grande tenue. Tous ces hommes ont une tournure militaire qui fait plaisir à voir. On me signale parmi eux le major Méhémet-Hilmy-bey, un jeune Polonais qui s'est fait turc et qui doit sans doute à cela son rapide avancement. Le général aimerait à voir tous ses officiers imiter leur chef et, comme lui-même, sauter le pas. Cependant, malgré son exemple, malgré les avantages d'un pareil changement, malgré le peu de conviction de chacun, il y en a bien peu encore qui se soient décidés à ce sacrifice.

Sadik-pacha est un grand homme maigre, à la figure énergique et intelligente. Il porte le costume turc de la réforme; il a pris son parti d'être turc et se conforme aux habitudes ottomanes, sans rigueur affectée. A sa manière de donner des ordres on reconnaît en lui un organisateur.

Le général est aussi un parleur; il débite ses discours sur un ton d'autorité. Il nous fait l'éloge des Albanais comme race militaire et surtout des Bulgares, les plus solides soldats de la Turquie, excellents cavaliers: il va jusqu'à soutenir que, suivi de deux cents Bulgares, il irait contre dix mille hommes, certain que sa troupe ne tournerait pas le dos.

Il arrive d'un voyage très fatigant sur la frontière turco-hellénique, pour installer définitivement ses détachements. Ce sont, à ce qu'il prétend, des niveleurs excellents pour la Turquie que ces mauvais sujets de Cosaques, avec tous leurs vices et leur esprit indépendant.

Dans une nouvelle tournée au bazar, mon attention est attirée par certains articles que l'on y rencontre communément, en particulier par les immenses chapeaux de vannerie qui se fabriquent pour les paysannes comme protection contre les chaleurs torrides de la plaine en cette saison. Le nom de *skiadhi* donné à ce couvre-chef est parfaitement justifié, car c'est un véritable parasol plutôt qu'un chapeau. Les Bédouins de l'Algérie en ont de presque semblables, pour la même raison ; mais un normalien comme moi doit surtout se rappeler le fameux chapeau thessalien dont est coiffée Ismène dans l'*OEdipe à Colone* de Sophocle (1).

Je continue, sous la conduite d'Abdi-tchaouch, ma chasse aux inscriptions ; puis, comme le lendemain je dois quitter Larissa pour quelques jours, je vais faire mes adieux au gouverneur. La conversation prend tout de suite, en grec et sans aucun interprète, cette fois, une tournure familière, « histoire de rire et de causer ». Le pacha débute par une invective un peu voilée contre l'ingérence des consuls ; il s'en tire très finement et avec esprit, visant surtout les Anglais. Cela m'intéresse de l'entendre exposer ensuite sa façon d'agir au sujet des questions religieuses, les affaires des pappas (2), (*ta pappadika pragmata*), comme il les appelle ; toute sa politique consiste à ne pas s'en mêler. La visite se termine presque à la nuit, par une exhibition de ses armes, dont il est fou.

(1) Sophocle, *OEdipe à Colone*, v. 313-314.

(2) Dans la transcription en français du mot grec *pappas*, on me permettra de ne pas suivre l'Académie en adoptant l'orthographe *papas*, qui peut donner lieu à des équivoques. Aux noms des prêtres, par exemple comme *Pappa-Andréas*, ce mot ajoute une idée de respect, et n'a pas du tout le sens ironique d'une bonhomie un peu vieillotte, que prendrait chez nous *Papa-Andréas*.

IV

A Tournavo

1^{er} et 2 juillet 1858.

Pour continuer la réalisation de mon plan de voyage, le moment est venu de pousser une reconnaissance vers la région à l'ouest du Mont Olympe, dans l'ancienne Perrhèbie, que je n'ai pas complètement parcourue lors de mon exploration en 1855. J'ai à visiter d'abord *Tournavo*, petite ville de seconde importance, mais qui a conservé mieux que Larissa le caractère des vieilles villes romaines.

Nous passons le pont du Pénée en cavalcade. M. Montanini doit me couvrir de la protection britannique jusqu'à Tournavo et m'y présenter à plusieurs amis du consulat anglais. M. Moussouris, qui nous accompagne, est un autre Ionien, possédant, à moitié route dans la plaine, un grand tchiflik, ancien village turc, dont nous apercevons encore le minaret. Il n'a pu faire cette acquisition que par intermédiaire, n'étant pas lui-même sujet ottoman. La vive allure du petit bidet thessalien qu'il a fait mettre ce matin à ma disposition me permet d'apprécier l'excellence de son élevage.

Belle vue lointaine sur la masse conique du mont Ossa. De là, en une heure nous sommes à Tournavo, laissant à droite, sur une butte peu élevée, la position hellénique de *Kastri* et, à gauche, une immense caserne turque pour les troupes régulières, construite d'après le plan des casernes de Constantinople : quatre tours massives, terminées en toits de pagodes, aux quatre angles d'un vaste carré.

L'hôte qui nous reçoit, prévenu d'avance de mon arrivée, est M. Thomas Andriadis, « l'oracle de Tournavo », vrai type du *khodjabachi* des anciens jours.

Il habite une vaste bâtisse à toits saillants, avec murs blanchis à la chaux, bien qu'il y entre plus de bois que de pierre. La maison cache son opulence relative dans une cour écartée, où de chaque encoignure on a fait un étroit jardin, égayé par quelques fleurs communes dans un fouillis d'arbustes et de plantes vigoureuses à larges feuilles.

A l'intérieur règne une sorte de luxe demi-oriental, demi-bourgeois, ni commode, ni propre, mais très original.

On entre d'abord dans une haute salle, ouverte sur la cour à la façon d'un hangar. Nous y accédons par un escalier en bois de quatre ou cinq marches et par un palier saillant, avec planche pour la grande aiguière du lavabo. Les madriers qui dessinent le cadre de la porte et qui forment les balustrades sont, pour tout ornement, percés d'une série d'étoiles découpées à jour. Au-dessus des piliers, c'est un curieux échafaudage de longues pièces de charpente à courbure inégale, qui se croisent dans le vide et s'enchevêtrent jusque sous le toit. Au milieu pend une grosse lanterne.

A la suite vient la salle de réception, le salon d'honneur, où l'on remarque une partie en surélévation, on dirait une scène pour la parade; c'est là qu'est placé le divan et que l'on fait asseoir les hôtes de distinction. Du même côté, les fenêtres à grillages de bois se touchent presque, tandis que l'autre moitié de la pièce reste dans la pénombre. Des baguettes clouées divisent le plafond en losanges de couleurs différentes, et, le long des murs, sur les lambris, les mêmes tons crus, verts, jaunes, bleus, rouges, sont appliqués sans marchander. Des tapis, des rideaux en étoffes du pays et quelques grandes malles sculptées, chefs-d'œuvre de menuiserie rustique complètent l'ameublement.

Mes compagnons du matin me laissent dans cette hospitalière demeure. La famille de M. Thomas compte, après la

maman, le fils aîné Aristidis, un blond à tournure un peu commune, très entendu d'ailleurs et qui conduit les affaires de la maison. Sa femme (la bru, la *nyphi*, ainsi que prononcent les Grecs d'aujourd'hui) est une gentille personne, très silencieuse, habillée tout autrement que les femmes de Tournavo : un corsage de soie sur une jupe de mousseline blanche à volants couleur de feu, un collier de médailles dorées et comme coiffure un magnifique *pheci* dont le gland d'or tombe à flots. Le fils cadet, Miltiadis, qui suit encore l'école hellénique, porte la longue robe rayée des jeunes Rouméliotes.

Les habitudes européennes sont en honneur chez M. Thomas : nous dînons tous ensemble, hommes et femmes, dans la pièce d'entrée, assis autour d'une petite table, sous la grosse lanterne. Le ménage Aristidis se vante particulièrement de vivre à la *phranka* : les jours de fêtes, il brave l'opinion en pratiquant le *brazzetto*, c'est-à-dire que les deux époux vont à la promenade, le mari donnant le bras à sa femme, ce qui est une inconvenance d'après les anciens usages orientaux.

M. Thomas, élevé aux écoles de Tournavo, est beaucoup plus instruit que certains pédants de la Grèce libre : il sait son grec ancien et pas mal d'histoire grecque, byzantine et même étrangère. Il se déclare choqué de la suffisance (*periphania*) qui caractérise les nouveaux Hellènes : « Les jeunes gens que l'on envoie étudier de l'autre côté de la frontière reviennent bavards, intraitables, fendant les montagnes ; aussi a-t-il laissé ses fils aux écoles de Tournavo. »

Nuit dévorante dans ce palais romain. Les gens de la maison n'ont pas l'air de s'en douter et vous demandent naïvement si vous avez bien dormi.

Dès le matin, je commence à visiter la ville avec M. Thomas, un guide compétent et documenté, comme je n'en ai rencontré aucun autre dans ces régions (1).

(1) Je lui dois le service de m'avoir fait connaître et acquérir, à Tour-

Tournavo possède treize églises, toutes relativement grandes pour des églises grecques, pavées de larges pierres blanches et plafonnées de boiseries en damier de plusieurs couleurs. Elles ont des bancs et des stalles dans la nef pour les fidèles, chose rare dans le culte grec oriental. La construction et les peintures ne remontent pas plus haut que le XVII^e siècle.

A Saint-Antoine (*Haghios-Antónios*), des briques disposées dans la muraille même, de manière à former des lettres numérales, donnent parallèlement les deux années correspondantes de la création du monde et de l'ère chrétienne : 7144 et 1636. La date de la décoration peinte, qui se lit à l'intérieur, est d'un an plus récente. — Saint-Dimitri (*Haghios-Dimitrios*) d'après son inscription, serait de 1647. Dans l'église du Saint-Précurseur (*Haghios-Prodhromos*), qui est l'église épiscopale, l'époque des peintures est indiquée par la formule suivante, que je traduis comme spécimen : « Sous « l'archiépiscopat du très sacré seigneur et maître, protégé « de Dieu, métropolitain de la très sainte métropole de « Larissa, *Dionysios*, en l'année 7171 », ce qui répond à 1668 ap. J.-Ch. Les plus belles boiseries sont celles de Saint-Élie (*Haghios-Hilias*) : on y voit un iconostase en bois de chêne, important travail de sculpture à jour ; les peintures et la restauration de l'église datent de 1705. *Haghia-Phanéroméni* (littéralement Sainte-Révélee) doit évidemment son nom à une image miraculeuse de la Vierge et possède des boiseries remarquables, exécutées en 1724.

Le nombre et l'importance des églises attestent la prospérité de la ville pendant la même période. On constate également la vitalité renaissante des traditions helléniques par le

navo même, l'ouvrage grec d'Aravandinos, la *Chronique d'Épire*, publié à Athènes et largement répandu dans tous les pays grecs par une souscription intelligente. Ce livre, au cours de mon voyage, m'a beaucoup aidé à étudier les monuments byzantins, que je ne prévoyais pas découvrir en aussi grand nombre.

soin qui a été pris de conserver les débris de l'antiquité, en les encastrant dans la construction des édifices religieux. Aussi est-ce aux églises que va tout d'abord le voyageur archéologue.

Derrière l'autel d'Hagios-Prodhromos, l'une des pierres qui servent de marches au trône épiscopal porte une longue inscription grecque inédite, très intéressante pour l'histoire de l'ancienne ville thessalienne qui a précédé Tournavo comme chef-lieu du district environnant. Il y a bien quelques parties effacées ; la place sous les pieds de l'évêque, si honorable qu'elle fût, avait ses inconvénients. Cela ne m'empêche pas de reconnaître un décret du « peuple des Phalannéens » en l'honneur d'un bienfaiteur étranger ; l'acte devait être proclamé au théâtre et la stèle être dressée dans le temple d'Athèna Polias, précieuses indications sur deux édifices de la cité antique (1).

M. Thomas me rapporte que le nom de *Phalanna* a été lu dans une autre inscription, sur la butte de *Kastri*, position hellénique déjà signalée de l'autre côté de la rivière. Là devait se trouver tout au moins l'ancienne acropole. Ce rôle de tête-de-pont expliquerait que la citadelle de Phalanna, sous le nom d'*Orthée*, seul connu à l'époque homérique, fut parfois considérée par les anciens comme une place à part (2).

S'il y a grand plaisir, en voyage, à découvrir de l'inédit, c'est encore une satisfaction de retrouver en bon état quelque monument depuis longtemps oublié.

Dans la cour d'Hagios-Prodhromos, je salue ainsi au passage l'inscription déjà connue du dieu *Aploun* (*Apollon* dans le dialecte de la Thessalie), un Apollon *kerdoïos*, comme « dieu du gain » (3). Cet Apollon utilitaire nous dérouta au premier abord ; mais il faut se rendre compte que le plus

(1) Voir : *Le Mont Olympe et l'Acarnanie* pp. 485, 486, où j'ai donné le texte avec transcription et commentaire.

(2) Strabon, IX, p. 440. *Iliade*, II, 741.

(3) Dans le *Corpus* des inscriptions grecques, n° 1766, p. 860.

souvent, surtout dans un milieu comme celui des populations thessaliennes, l'oracle était consulté pour des affaires courantes et des intérêts tout matériels.

Je n'ai rencontré à Tournavo qu'un monument de sculpture, une stèle funéraire en marbre, conservée dans la cour d'une maison turque. La figure représente un guerrier nu, armé d'un large bouclier rond, motif très simple, que l'extrême sobriété du travail fait même paraître encore un peu archaïque (1).

L'inscription, gravée sur l'une des tranches latérales, se lit difficilement, à cause des lacunes. Il s'agit d'un certain Pasidamos, tué en combattant et glorifié « pour avoir rapporté aux Champs-Élysées ce témoignage de sa valeur », sans doute son bouclier, ce qui explique directement la représentation.

La ville elle-même n'est pas sans étonner le voyageur en Orient, par la régularité de ses rues (*soukakia*), tirées au cordeau, pavées en pierres blanches, avec ruisseau tracé au milieu. M. Thomas me parle du grand commerce que faisait autrefois Tournavo vers 1700 et 1800. Du matin au soir on y entendait le bruit des métiers, au lieu du silence qui règne aujourd'hui. Il me mène voir deux ou trois établissements des anciens teinturiers en rouge (*kerkhanadès*) qui faisaient la réputation du pays : c'est tout ce qui reste aujourd'hui de soixante fabriques du même genre, employant le *rizari* d'Asie (la garance), bien avant que cette industrie ne fût connue en Europe. L'Europe alors se fournissait à Tournavo ; des courtiers venaient de Janina, de la Bosnie, de la Valachie ; ils attendaient que leurs commandes fussent prêtes et s'ef-

(1) C'était pour moi le premier exemple connu d'une remarquable école installée en Thessalie, école dans laquelle, malgré l'origine ionienne de son chef, Téléphanès de Phocée, régnait déjà le dorisme prédominant de la belle époque grecque. Des découvertes ultérieures, particulièrement le célèbre bas-relief des *Femmes de Pharsale*, devaient m'en faire apprécier plus tard le véritable caractère.

forçaient d'activer le travail, tant la presse était grande. On comptait aussi à Tournavo quarante *boïatzidès* ou teinturiers en diverses couleurs et deux mille cinq cents *ergalia*, métiers à tisser des *pania* où étoffes de coton ; il faut ajouter encore une centaine de *serbétadès*, occupés au tissage des soies. Aujourd'hui l'agriculture, qui passe insensiblement des Turcs aux mains des Grecs, est en progrès, tandis que la manufacture décline. Tournavo produit dix mille oques de coton brut de plus qu'autrefois, la production des cocons est de six mille oques. La complète décadence de l'activité industrielle tient à deux causes : le passage des armées pendant la guerre de la révolution grecque et l'expansion du commerce européen. Du reste, ce sont de grandes familles tournavites, établies à Vienne, qui ont commencé à transporter en Occident cette fabrication des étoffes orientales.

Les écoles sont au nombre de trois : l'école dite hellénique est dirigée par un vieux professeur, qui représente la tradition des anciennes écoles de l'Olympe et qui a été le maître de M. Thomas. Il fait expliquer du Lysias au jeune Miltiadis. Sa classe compte encore cinq ou six autres élèves ; mais il est très âgé maintenant et l'on trouve qu'il s'alourdit. Deux écoles mutuelles, dont la seconde est de construction récente, sont fréquentées chacune par une centaine d'enfants. L'un des instituteurs est le propre gendre de M. Thomas. L'autre, que nous rencontrons, est loin de faire bonne impression dans son costume européen tout débraillé. C'est une sorte de braque : il pourrait très bien enseigner notre langue, l'ayant apprise à Vienne d'un maître français, auquel en échange il apprenait le grec ; mais il s'y refuse, et M. Thomas lui a vainement offert jusqu'à mille piastres pour qu'il en donnât des leçons à ses deux fils. Telle est à Tournavo la situation de l'instruction publique.

Tournavo jouissait aussi d'une certaine liberté, la ville n'ayant été occupée qu'à la suite d'une capitulation, par Turhan-bey, le conquérant de la Thessalie. Ces droits étaient

la libre élection du principal magistrat chrétien ou *Khodja-Bachi* et la possession de l'autonomie municipale, autant du moins que les Turcs voulaient bien la respecter; car il y avait de temps en temps des accrocs. Il arrivait aussi que les Tournavites pouvaient choisir ou renvoyer jusqu'au *muddir* et au *cadi* turcs. Ils célébraient avec toute la pompe religieuse leurs enterrements et leurs mariages. Les prêtres sortaient en habits sacerdotaux; les chants et les instruments de musique (*paignidia*) devaient seulement se taire vingt pas avant la mosquée et recommençaient vingt pas plus loin. M. Thomas a lu dans le grand registre manuscrit (*codex*) de la métropole à Larissa une lettre adressée au patriarche, par laquelle un ancien archevêque, saint Bessarion, demandait d'ajouter à son titre celui d'évêque de *Tribôn* (Tournavo) afin de pouvoir au moins trouver une société de chrétiens. Tournavo était la ville chrétienne et Larissa la ville turque. Le nombre des chrétiens dans les villages et bourgs environnants avait effrayé Turkhan-bey, et c'est ce qui le déterminait à faire venir de Konieh, en Asie Mineure, cette colonie de Turcs qui, sous le nom de *Koniarides*, occupent encore et cultivent une grande partie du sol de la Thessalie, spécialement dans la plaine.

A côté de ces privilèges, auxquels il faut joindre l'organisation des ouvriers en corporation ayant chacune son *protomastoras* (premier maître), les Tournavites conservent de vieilles coutumes, expression populaire de la liberté dont ils jouissaient. Aujourd'hui encore le jour de la *kathara-deftera* (lundi-gras), les gens de la basse classe s'élisent un roi. On lui peint le visage en noir, on lui met sur la tête un *kalpak*; puis, après lui avoir fait rendre des jugements et distribuer des amendes, on le promène sur un âne, sens devant derrière, tenant la queue en guise de bride; enfin la journée se terminant, on le mène au bord de quelque fondrière et on le jette à bas. Les Turcs, croyant voir là une risée à l'adresse du sultan, vinrent un jour pour massacrer le roi des

Tournavites et tous ceux qui l'entouraient. Heureusement il portait ce jour-là un chapeau, le signe distinctif des Européens en Orient; les Turcs, au lieu d'accomplir leur sinistre projet, se mirent du jeu et payèrent même les amendes que le roi leur imposa. Lors de mon voyage au Mont Olympe en 1855, j'avais déjà entendu parler d'une fête pareille à Tzaritzéna, petite ville placée d'ailleurs sous l'influence de Tournavo. M. Thomas me parle d'une autre cérémonie traditionnelle qui a lieu le 1^{er} mai : trois petites filles, en habits de mariées, sont conduites par les femmes à un monastère voisin; on les appelle les *Romaines*, et l'on chante à cette occasion une chanson qui commence ainsi :

« Ah ! pauvre *Romana, Romanopoula*,

« Ils ont pris ton bon ami et ils sont allés le pendre. »

C'est une fête printanière, dont il est bien difficile de saisir le véritable sens. Malgré ce qu'en pense M. Thomas, la relation qu'elle pourrait avoir avec l'antiquité romaine est plus que problématique.

Nous rentrons à la maison par un détour, pour visiter, au bord de la plaine, une petite église abandonnée, où l'on doit nous montrer l'os d'un ancien Hellène, *to kokkalo tou Hellinos*. Une vieille femme tire d'un ossuaire et nous apporte au dehors une côte qui serait assurément gigantesque, si elle provenait d'un thorax humain. L'aspect en est, du reste, trop récent pour que l'on songe à quelque animal de la période antédiluvienne; mais je me rappelle avoir entendu rapporter qu'autrefois les Turcs, lorsque la Grèce était encore sous leur domination, avaient organisé une caravane de chameaux, qui, du golfe de Lépante, faisait les transports en traversant la plaine de Thessalie. Cette interprétation un peu libre scandalise la vieille gardienne : « Comment, me dit-elle, tu ne crois pas que les Hellènes ont existé; mais c'étaient des géants, dont la taille était si haute que, s'ils tombaient, ils ne pouvaient plus se relever, et c'était leur manière de mourir ! » Comme je ne parais pas convaincu :

« Ces Hellènes, ajoute-t-elle, étaient plus anciens qu'Adam, et il existait aussi des hommes si petits que, tombant dans leur nourriture, ils s'y prenaient, comme les mouches dans une goutte de lait, et c'était leur manière de mourir ! Tu as beau ne pas y croire, cela est dans l'Évangile. » La bonne femme ne se doute pas qu'elle nous reproduit là, accommodée à la romaine, l'éternelle histoire des grands et des petits hommes, des Géants et des Pygmées.

Pendant que nous dissertons, quelques ravissantes fillettes, assises devant la porte de l'église, suivent curieusement de loin et sans y rien comprendre cette exhibition macabre. La régularité du type féminin est d'ailleurs à noter dans la population grecque de Tournavo ; nez droit, assez court, beaux yeux un peu écartés, les chevelures d'un roux sombre distinguent souvent les plus jolies.

Notre tournée reprend dans l'après-midi lorsque la grande chaleur est tombée. Nous sommes d'abord à la recherche d'un pappas, pour faire enlever les objets consacrés (*ta hiéra*), qui empêchaient de déchiffrer une inscription grecque dans le monastère d'Haghios Athanasios voisin de la ville. Par malheur, il nous est impossible de rencontrer personne, le vendredi étant le jour où les prêtres grecs vont dans chaque demeure réciter la prière hebdomadaire pour la rémission des péchés. Ils reçoivent à cet effet une quarantaine de piastres par an. Dans la plupart des maisons la cérémonie se fait assez lestement ; le mari continue à fumer son chibouk, la femme à nettoyer ses casseroles. Chez M. Thomas les choses ne se passent pas de la sorte ; il réunit toujours sa famille, et tout le monde se tient debout pendant la prière.

Ne trouvant pas de pappas, nous allons faire visite au *muddir*. Il nous reçoit le chibouk aux lèvres, dans une salle basse, attablé près d'un comptoir semblable à ceux des boutiques. Ses vêtements de mauvaise indienne à fleurs lui donnent l'air d'un *cafedji* plutôt que d'un sous-préfet turc.

Comme dernière promenade, M. Thomas me mène voir,

non loin de la ville, son domaine rural, ce qu'il nomme son *zevgalatio*. Autrefois les Grecs de Tournavo étaient tout au négoce ; à peine possédaient-ils quelques vignes. Maintenant que l'industrie locale est en décadence, ils ont commencé à se tourner vers l'agriculture, en acquérant les terres des Turcs. M. Thomas ne cherche qu'à s'arrondir peu à peu, achetant de-ci de-là quelques arpents, tantôt pour faire paître son cheval, tantôt pour étendre ses labours. « Les Turcs, lorsqu'ils ont aliéné leurs biens, ne trouvant en eux-mêmes aucune ressource, n'ont souvent d'autre moyen de vivre que de se faire barbiers ou d'ouvrir un café ; là est leur plus grand mal, et c'est ainsi qu'ils finiront. »

Aujourd'hui, à Tournavo, les chrétiens ne conservent que l'apparence de leurs libertés municipales. Le *Khodja-Bachi*, élu par eux, mais sous l'influence turque, ne possède aucune autorité réelle. Le gouvernement a soin de soutenir des pauvres (*phoukaradès*), pour leur subordonner les plus riches. Cependant, la population est de neuf cents familles grecques, contre soixante-dix familles turques.

Les impôts sont les suivants : le *témété* (appelé par les Grecs *épitidevma*), impôt sur les fortunes, évaluées au jugé, la dîme des céréales, la dîme des raisins, la dîme des cocons de soie, la taxe militaire, que les Chrétiens, après la guerre russo-turque, ont eu la faiblesse de préférer à la conscription, le *zinzirié*, droits sur les vins, le *ghimbrouki*, droits de douane. Ces contributions concernent également les Turcs, sauf la taxe militaire qu'ils acquittent en nature. S'ils ne payent ni les droits sur les vins, ni les douanes, c'est qu'ils ne font pas de commerce ni ne fabriquent de vin. Le *témété*, qui comprend aussi l'évaluation des affaires commerciales, est fixé sur une sorte de cadastre, établi à la hâte par une commission, conformément au nouveau régime du *tanzimat*. Les dîmes se prélèvent sur les récoltes, le compas de l'œil s'élargissant ou se resserrant suivant que le bacchich vient du collecteur ou du propriétaire. Toutefois

M. Thomas accorde que, depuis le *Hatti-Hioumaioun*, les impôts sont plus légers, la vie plus facile et délivrée des craintes continuelles que l'on éprouvait sous le *lénizarismos*, c'est-à-dire sous le régime absolu qui sévissait au temps des Janissaires.

Le soir, nous rentrons en ville par un carrefour que recouvre un immense platane, tout peuplé de corneilles bavardes et chargé de grands nids, au-dessus desquels les cigognes, haut perchées, font retentir à l'envi leur bruit de castagnettes.

V

A Damasi

Les 3 et 4 juillet 1858.

Après de vifs remerciements adressés à M. Thomas Andriadis et à sa famille, il s'agit maintenant pour moi de continuer ma route vers la région montagneuse. Précédé du garde albanais Mourias, (forme familière en grec romaine du nom turc Omer) et suivi du *kéradji* (agoyate) Thanasi, je me dirige vers le défilé du Titarèse. La route en plaine qui le précède est bordée çà et là de tumulus marquant bien l'une des deux grandes voies qui débouchaient de la Perrhébie. Ici la descente est plus longue que par le Pas-de-Mélouna, mais plus commode et c'est la seule praticable pour les chariots.

Le passage où nous nous engageons ne répond pas décidément à la coupure si apparente que l'on aperçoit de Larissa; cette grande coupure est déterminée, un peu à l'ouest de notre route, par le débouché même du Pénée. Quant à l'ancien Titarèse, il porte ici le nom moderne de Xirarias. Sur les pentes gazonnées que le lit de la rivière contourne de près, je reconnais de nouveau la rose trémière à l'état sauvage; une autre jolie fleur, d'un ton rosé, est certainement une pyrètre.

Les bords deviennent de plus en plus ombragés. Bientôt derrière un rideau de peupliers et de superbes platanes, on aperçoit les deux cents toits rouges du grand tchiflik de

Damasi (1), au-dessus desquels se dressent séparément trois hautes tours carrées d'un aspect très original, les *kouliaes*, véritables châteaux aériens des maîtres Turcs.

Elles sont évidemment d'époques différentes.

Dans la plus simple, qui doit être la plus ancienne, les murs s'élèvent droits et nus sans aucune ouverture que la porte, sauf tout en haut sous le toit de tuiles à quatre pentes; là seulement une grande baie, accompagnée sur le côté de plusieurs fenêtres, avec grillages et balcons de bois, indique un étage disposé pour l'habitation. C'est le système de l'« étage noble », du *piano nobile* que l'on retrouve encore dans quelques palais italiens, mais qui procède des anciennes tours féodales, où, pour plus de sécurité et pour mieux dominer le pays, le seigneur se logeait le plus haut possible.

Si les yeux se portent ensuite sur la deuxième *koulia*, ils y rencontrent le même système, mais développé d'une façon presque invraisemblable, et qui donne à la construction quelque chose de fantastique. Pour gagner de l'espace, l'étage supérieur fait maintenant saillie de tous côtés dans le vide; les pièces habitées avancent en surplomb sur les faces de la tour, cela d'ailleurs sans aucune symétrie. Une chambre à trois fenêtres repose sur une série d'étais plantés obliquement dans la maçonnerie. Une autre pièce à fenêtres grillées, sans doute le harem, est suspendue avec une saillie encore plus prononcée; mais les étais sont masqués par un placage en ciment, et l'on croirait que c'est la tour elle-même qui s'évase ainsi par le haut. Toute la construction est du reste blanchie à la chaux, ce qui témoigne d'un entretien plus soigné.

La troisième *koulia* a l'air d'être presque neuve et ne doit dater que d'une époque plus récente. Elle n'échappe pas pour cela à la pratique du surplomb. Le constructeur, au

(1) Prononcez *Damaci*.

contraire, paraît s'en être fait une règle, et s'est efforcé d'en tirer des dispositions symétriques. Un encorbellement de grosses moulures raccorde des quatre côtés l'étage débordant à la tour carrée qui le supporte. La façade ainsi suspendue ne compte pas moins de six fenêtres régulièrement espacées. La toiture, couronnée au milieu par une sorte de belvédère à trois fenêtres, achève de donner à l'ensemble un caractère de combinaison architecturale. Cette curieuse silhouette, couverte d'un enduit de chaux parfaitement uniforme qui semble posé d'hier, s'enlève en blanc sur un fond de grands arbres, d'où pointe aussi, un peu plus loin parmi les hauts peupliers, la colonne blanche d'un minaret.

Le village avec ses tours bizarres est de plus resserré entre des croupes de montagnes aux pentes raides et verdoyantes, dont les plus septentrionales portent, sur une étendue considérable, les ruines d'une importante forteresse du moyen-âge; on suit très bien des yeux le tracé ovale de l'enceinte, divisée en trois parties par des lignes transversales de murailles. Tout cela donne au site de Damasi un aspect tout à fait imprévu et tel que je n'en ai jamais rencontré de pareil en Turquie. Désespérant de rendre l'impression de féerie que j'en ai ressentie, je renvoie au croquis crayonné sur mon album de voyage.

Le propriétaire du tchiflik est Reschid-Effendi; c'est lui qui habite la *koulia* la plus moderne et son parc ombragé. Un de ses frères est installé dans celle qui représente l'époque intermédiaire. Dans le village même, les maisons des paysans sont construites en terre battue. Les femmes ont pour coiffure la *tépé*, avec deux mèches de cheveux qui passent sur les tempes, comme presque partout en Thessalie. Elles rapportent l'eau dans de grandes amphores en bois.

On nous donne le logement chez un prêtre grec; mais quel prêtre! Pappa-Stathis, malgré son titre d'économe de l'évêque d'Elassona, est un type de *delhi-pappas*, c'est-à-dire de *pappas-fou*, ainsi que les Turcs qualifient tout prêtre qui,

par l'excentricité de son attitude, fait bon marché de son caractère sacerdotal. Celui-ci pourrait même être appelé un *pappas-klephte*. En effet, dans le dernier soulèvement de l'*Andarsia*, il a pris les armes. On rapporte même que, peu de temps auparavant, ennemi juré d'un capitaine du pays, il avait tiré sur sa femme par la fenêtre. Il a eu maille à partir avec son propriétaire turc, avec un *muddir* qu'il prétend avoir roué de coups, même avec le Pacha auquel il a réclamé des frais pour le logement de certains fonctionnaires en voyage. Ce qui est certain, c'est que l'autorité religieuse l'a privé du droit de dire la messe. Cependant il se fait un honneur et une défense de ses insignes ecclésiastiques, la barbe et le haut bonnet dit *kalpaki*.

C'est un homme de haute taille, jeune encore, bien qu'il ait de grands enfants. Nous le voyons qui revient des champs après la grande chaleur. Ses longs cheveux et sa barbe ébouriffée le font ressembler au Christ socialiste qu'ont inventé certains de nos peintres. Il commence par absorber coup sur coup plusieurs verres de *rakhi*, en invitant notre cavalier à faire de même. Le brave Mourias, en apercevant la bouteille, se met à protester de son amitié pour les Chrétiens et développe des théories qui dépassent de beaucoup le *Hatti-Hiou-maioun*. Le musulman et le pappas déclarent d'un commun accord que l'on est sur la terre pour boire et pour manger. Mourias ajoute que les Turcs qui ne boivent pas de vin sont des *za*, traduisez « des animaux ». Je crois entrevoir le motif qui l'a fait nous diriger de préférence vers cette maison.

Nous dînons démocratiquement tous ensemble. Le pappas, qui porte gaillardement le *rakhi*, m'interroge sur plusieurs points du rite latin et parfois les approuve. Il raisonne de deux ou trois choses avec une certaine indépendance; il paraît quelque peu instruit, relativement, et de plus, en bonne situation pour le temporel. Bien qu'il professe qu'il n'est pas moine, il n'en observe pas moins, ce soir-là, le carême orthodoxe.

Comment les Turcs n'ont-ils pas inquiété davantage cette espèce d'énergumène? Sans doute par suite de leur indifférence coutumière, mêlée d'un respect particulier pour tout *delhi*.

L'ancienne forteresse de *Damasi*, où nous montons avant l'aube par des pentes raides couvertes de fleurs, se compose de trois enceintes successives; mais on n'y voit pas la moindre trace de construction hellénique. D'après la disposition des tours, la muraille paraît antérieure à l'usage du canon. Le nom est cité, je crois, dans l'histoire byzantine, comme celui de l'une des places fortes occupées par les Serbes. C'était pour leurs troupes, venant de Servia, la porte de la Thessalie.

Dans le village même on rencontre bien quelques inscriptions funéraires d'époque macédonienne ou romaine; leur présence s'explique par le voisinage de la grande voie de communication qui traversait le pays. On m'affirme que, dans un de ces tombeaux, on a trouvé un grand vase rempli d'osselets: cela fait comprendre, mieux que tout raisonnement, la signification des petites figures de terre cuite représentant des joueuses d'osselets que l'on rencontre aussi dans les sépultures grecques.

L'église de *Damasi*, sans être très ancienne, conserve assez fidèlement le caractère byzantin. Parmi ses peintures, je trouve la suite la plus complète et la plus curieuse de ce que l'on pourrait appeler « les péchés de rite grec ». Ces sujets sont placés dans la *gynékonitis*, vestibule où les femmes restent confinées pendant les offices, selon l'usage oriental. Faut-il croire que l'on a voulu simplement, comme dans certaines de nos églises gothiques, tenir ces représentations en dehors du sanctuaire? Ou bien a-t-on jugé le sexe féminin comme devant être plus facilement impressionné par de pareils tableaux, dont plusieurs sont assez vifs?

La grande scène du *Jugement dernier* occupe la paroi principale au-dessus et des deux côtés de la porte. L'Enfer y est

figuré par un monstre énorme, dont la gueule en feu engloutit successivement la file des damnés, où ne manquent, comme toujours, ni les rois, ni les moines, ni les évêques.

Les châtiments particuliers sont ensuite répartis dans autant de petits cadres, formant cymaise au-dessous de la représentation d'ensemble. Les figures, très grossières, se composent à peine de quelques traits de pinceau, esquissés en noir sur fond rouge, avec inscriptions explicatives. Les démons se distinguent par leurs ailes dentelées de chauve-souris, par leurs têtes allongées de crocodiles que surmontent parfois des cornes. Comme pénalité, la loi du talion est ici la base de la justice infernale.

Je note les sujets par groupes, bien qu'ils soient dispersés sans aucun ordre.

Il y a les péchés de village, commis par des gens tels que le meunier, le tisserand, l'épicier ou *bakkal* ; les instruments qui les torturent sont ceux mêmes dont ils ont mésusé dans leur profession. Le mot *paraulakiastès*, interminable mais très bien composé, désigne le laboureur, qui mord sur le sillon du voisin : les démons l'ont attelé à sa propre charrue et l'aiguillonnent rudement.

Parmi les péchés de caractère, l'orgueilleux est puni d'une façon que la simplicité même des moyens rend plus tragique : il est lié par les pieds et pendu la tête en bas. Laissons de côté l'*arsenokoitès*.

Comme on pouvait s'y attendre, la vie des femmes a été largement exploitée. Je ne m'arrête pas à la femme de mauvaise vie, à la magicienne, à la sorcière. Un péché du cru est celui des ménages qui restent couchés le dimanche matin, au lieu de se rendre à la seule messe, très matinale, que célèbre l'église grecque : les époux sont dans leur lit, chevauchés par un grand diable, qui agite au-dessus de leurs têtes le drapeau que l'on hisse, pour la messe, au fronton des églises. Très expressif surtout, comme trahissant les sentiments les plus profonds du pays, est le tableau suivant :

une femme nue, debout, a été saisie par un affreux démon qui lui suce le sein, et l'inscription dit ceci : « Celle qui allaite les enfants d'une autre race (1). » Quelle marque de l'incurable hostilité, de la haine inexpiable qui divise toutes ces populations, enchevêtrées cependant depuis tant de siècles et se touchant de si près ! Il faut voir là, pour le moins, une défense interdisant aux femmes grecques d'entrer comme nourrices dans les familles turques.

(1) « *Ekini opou vyzaini allophyla.* »

VI

Une pointe en Perrhèbie

Du 4 au 6 juillet.

De Damasi au tchiflik de *Mologousta* (appelé aussi *Milogousta* et *Logousta*), nous mettons deux heures et demie, en remontant le Titarèse par les prairies de sa rive gauche. Le village ne présente pas d'antiquités. Les habitants m'indiquent seulement sur leur territoire, de l'autre côté de la rivière, un petit sommet, entouré d'un reste de muraille et connu par eux sous le nom de *Ghyphto-kastro* ou *Château des Égyptiens* (comme on appelle les Tziganes dans le langage courant de la population grecque). Une interprétation très élastique, empruntée sans doute par quelque pappas à une vague connaissance de la Bible, fait aujourd'hui absolument confondre, à travers les siècles, les deux races et les deux noms : « Car les Ghyphiti », m'explique avec un air d'autorité mon interlocuteur, « étaient aussi, dans le temps, un « royaume, alors qu'ils forçaient les Juifs à leur construire « des forteresses. »

Plus loin que Mologousta, on quitte la rivière pour se diriger vers la plaine isolée où voisinent les deux principales localités de la région, les deux petites villes de *Tzaritzéna* et d'*Élassonna*, l'une grecque sous un nom slave d'origine, l'autre turque, malgré son titre épiscopal et la gloire d'avoir retenu, depuis Homère, le nom à peine déformé de la « blanche Oloossone », ce nom qui ravissait encore notre Alfred de Musset par la sonorité harmonieuse de ses syllabes.

Je n'ai à revoir ni l'une ni l'autre, les ayant suffisamment

explorées il y a trois ans, dans mon voyage au Mont Olympe. A la bifurcation de leurs routes d'accès, se trouve l'important village de *Doméniko*, situé sur le versant d'une grande côte qu'égayent çà et là les jardins et les églises entourées de grenadiers en fleurs. Des Turcs en nombre restreint ont une mosquée, dont le minaret s'élance d'une touffe de feuillage ; mais la majeure partie de la population est grecque et forme un tchiflik, réduite jadis à ce régime par Ali-pacha de Janina, avec beaucoup d'autres anciens bourgs libres de l'Olympe. Tous ces villages, cédés ensuite par le sultan à Reschid-pacha, furent placés par ce puissant personnage sous l'administration d'un certain Jovanesco, dont la mémoire est encore exécrée dans le pays. Au-dessus du village, le plateau est entouré par les traces d'une forteresse byzantine englobant par endroits des pierres helléniques. Là aussi s'élèvent plusieurs églises, l'une surtout, qui paraît assez ancienne, et qui porte dans ses murailles un certain nombre d'inscriptions, depuis longtemps copiées et publiées par le Colonel anglais Leake.

L'une en particulier a toute la valeur d'un document historique : c'est la traduction officielle en grec d'une lettre adressée aux magistrats (1) et à la ville même de *Cyréties* par le célèbre général romain Titus Quinctius Flamininus, après sa victoire sur le roi Philippe et sur l'armée macédonienne. Le type de l'écriture appartient encore à la bonne époque ; mais l'allure un peu embarrassée du texte, qui semble chercher ses mots, trahit la reproduction d'un original latin. Le vainqueur de Cynocéphales annonce lui-même aux Cyrétiens la remise des confiscations de guerre infligées à beaucoup des leurs ; il affiche, on peut le dire, la politique de conciliation par laquelle il espère gagner les

(1) Ces magistrats, analogues aux archontes, portaient chez les Thessaliens le nom de *tages*. Inscription copiée et publiée pour la première fois par le colonel Leake, *Travels in northern Greece*, t. IV, pp. 305-306.

Grecs à la cause de Rome. La tentative était particulièrement opportune à l'égard des places fortes de la Perrhèbie, qui commandaient les défilés de l'Olympe, et les gorges du haut Titarèse, portes de la Macédoine.

Il en résulte que la muraille antique, dont quelques pierres se retrouvent encore dans l'enceinte byzantine de Doméniko, appartenait, sans aucun doute possible, à l'ancienne ville perrhébique de Cyréties. Ce n'est pas une raison pour croire avec les habitants que l'église même d'Ha-ghios-Ghiorghios où l'inscription est encadrée, soit une église hellénique. Leur dire tient à une légende, que motivent quelques blocs à coupe rectangulaire, accumulés sur la pente voisine : « Une vieille hellène » nommée *Mago*, apportait ces blocs dans son tablier ; mais, voyant l'église terminée, elle les laissa tomber sur place. C'est toujours, sous une forme différente, l'histoire de cette vieille femme, qui, par sa taille et par sa force surhumaines, symbolise pour ces imaginations rustiques la supériorité de l'ancienne race ou, plus exactement, la puissance des constructions helléniques et cyclopéennes en comparaison de la maçonnerie byzantine.

En une heure, après avoir traversé l'Elassonitiko, l'affluent venant d'Elassona, on atteint le village de *Magoula*, bâti sur plusieurs collines terreuses, d'où Ali-Pacha, me dit-on, faisait extraire du nitre pour fabriquer de la poudre. C'est un tchiflik, partagé entre plusieurs beys. Nous sommes reçus en hôtes, non chez aucun d'eux, mais dans la pauvre cabane d'un nommé Spiro et de ses frères. Du dehors l'aspect est plus que modeste ; à l'intérieur on ne manque de rien. Spiro, sans qu'il le paraisse, est peut-être assez riche pour acheter le village aux beys, ses maîtres. S'il cache sa prospérité sous ce misérable toit, c'est par prudence ; il ne peut oublier que son père a été tué par une bande d'Albanais. Élevé aux écoles de Tzaritzéna et de Vlakholivadi, les centres d'instruction de la contrée, il joint à sa position aisée un certain fonds de connaissances acquises.

Je ne quitte pas *Magoula* sans donner un coup d'œil à l'église. Elle ne contient d'autres antiquités qu'une base et un chapiteau ionique d'assez mauvais style ; ce que j'y vois de plus curieux est le magnifique chêne qui l'ombrage. L'Olympe est admirable à cette heure matinale, formant le fond de la région mouvementée où nous sommes entrés depuis la veille.

De l'autre côté de l'Elassonitiko, la vieille église de Saint-Athanase, une de ces humbles chapelles isolées qui disparaissent à demi dans les hautes touffes d'yèbles, précède de loin le village de *Konitzi*. Au moins me récompense-t-elle de ma visite par une découverte intéressante, celle d'un tronçon de borne milliaire, dont l'inscription latine porte les noms des empereurs Constantin et Maximilien, avec le chiffre XXIII, pour l'indication des distances. *Konitzi* se trouve en effet sur la route qui conduisait à l'antique Oloossone. Une demi-heure plus au nord, on commence à remonter le cours du *Vourgaris* : c'est le nom donné, en souvenir des anciennes invasions bulgares, à la branche supérieure du Titarèse. Par là débouche la grande voie qui met directement la Macédoine en relation avec la Thessalie.

Plus loin, sur la rive droite de la rivière, une colline autrefois fortifiée justifie le nom de *Palæokastro* porté par le village d'en face.

L'enceinte, dont je puis reconnaître le tracé, était formée de pierres, assez petites et mal dégrossies, mais assemblées sans ciment ; la construction n'a rien de byzantin et se rapporte plutôt au caractère des acropoles perrhébiques. Un étroit passage, qui tourne au milieu des rochers, présentait un obstacle sérieux à l'ennemi. J'ai pour guide aux ruines un Valaque, tailleur de son métier ; la profession n'est pas rare parmi ces pasteurs, fabricants d'étoffes de laine, établis en grand nombre dans les montagnes environnantes.

La journée sera bien remplie : il est encore de bonne heure et j'aurai une seconde acropole à visiter dans l'après-

midi, celle de *Palæo-Sykia*. La station pour le déjeuner est toute marquée, non pas au village même de Sykia, mais au couvent d'*Analepsis* (l'Ascension), renommé dans le pays sans être un grand monastère.

Nous l'apercevons devant nous, sur une pente gazonnée, ombragée de cent espèces d'arbres. Quand nous arrivons, désagréable surprise : les moines sont en fuite ! La vue de notre cavalier albanais, l'excellent Mourias, a causé la débandade. Les pères nous ont pris pour une troupe de police, venant faire quelque réquisition. Personne dans les cellules, où nous trouvons seulement les restes du repas matinal : des pelures de poires et des débris d'écrevisses. La dernière constatation a tout de même son prix, car, jusque-là dans la région de l'Olympe, je n'avais jamais entendu parler de ces bestioles. Un frère convers, que nous finissons par découvrir, nous sert des œufs, du fromage et du gros miel, avec du vin aigret.

Il y a aussi, comme visiteurs, deux marchands valaques de Verdikouçi, descendus des monts *Oxia*, et une vieille femme de *Mologousta*, amenant sa fille malade, pour la faire coucher dans l'église. Cette église me rappelle par son style ancien, par ses arcs surhaussés et par ses colonnes supportant la coupole, la métropole d'Elassona, dont elle dépend. La date inscrite aux peintures remonte en effet à l'archevêque d'un certain Germanos, « archevêque de Déméniko et de Lassona (*sic*), en l'an du monde 7158 = 1652 ap. J.-C. ».

Malgré la déception du matin, on est bien ici pour attendre que passe la grande chaleur, tandis que, devant nous, les pentes boisées du mont *Oxia* et les hautes cimes de l'Olympe ruissellent de lumière et que, dans les chênes verts autour du couvent, l'incessante querelle des loriots et des rolliers jette comme des flammes jaunes et bleues qui se poursuivent.

Au départ, en descendant les pentes, nous voyons venir vers nous, au pas de son cheval et sous un grand parasol,

un père de mine respectable. Nous devinons l'higoumène, qui nous aborde et ne paraît rien savoir de ce qui s'est passé là-haut. Pappas-Daniël m'exprime ses regrets, et, comme compensation, il me conduira lui-même aux ruines de *Palæo-Sykia*.

Ces ruines ne sont pas celles d'une simple forteresse, mais bien d'une ville, d'une *khora*, comme disent les gens du pays. Elles occupent un vaste espace de terrain inégal, coupé par un torrent qui descend des montagnes de *Verdikouçi*, séparant du corps de la place les hauteurs de l'acropole. On y voit des traces de maisons, de citernes, une meule à bras à demi brisée. Il reste quelques pans de murailles, toujours formées de pierres assez petites, taillées en long, mais enchevêtrées sans ciment, ce qui est le type ordinaire de l'appareil hellénique en Perrhèbie. La porte percée obliquement s'ouvrait vers le nord-ouest.

Une demi-heure encore, par une route bordée d'une dizaine de tumulus, et l'on arrive à *Prétori*. Ce village est divisé en deux par un torrent. Toute la partie septentrionale appartient à des beys turcs ; l'autre a pour propriétaire un *agha* chrétien, le Valaque *Zis Hadji-Biro*, dont la demeure consiste en bâtiments de terre battue, relevés depuis peu, autour d'une cour carrée. On trouve dans *Hadji-Biro* un type de Valaque entendu et rusé, la taille petite, le dos un peu courbé, le masque laid avec une expression de fine bête. Sa jupe de laine blanche, serrée à la taille par une ceinture de cachemire, et la courbache qu'il tient à la main désignent bien le seigneur de ce domaine et lui donnent un air de commandement. Du reste, il ne se plaint pas moins de ses paysans grecs que de ses voisins turcs, qui lui disputent ses terres. Il paraît nous recevoir nous-mêmes un peu à contre-cœur ; c'est son frère, un grand garçon à figure ouverte, qui nous fait les honneurs de la maison.

Le dîner nous dédommage de notre déjeuner au couvent : on nous sert le grand gâteau de la *pitta*, et nous mangeons

enfin des écrevisses du Titarèse. La famille Hadji-Biro est en réalité de Samarina, petite ville de bergers au nord de Metzovo. Les Samariniotes ont adopté toute la région de Prétori pour leurs quartiers d'hiver. Hadji-Biro y est devenu l'acquéreur d'un tchiflik ; mais les femmes n'y restent pas l'été et ne peuvent se faire sédentaires à ce point. Suivant mon jeune interlocuteur, les Valaques de Samarina sont plus *politikoi* (disons *policés*) que ceux que l'on appelle Karakatzanes et Karagounis, auxquels ils ne donneraient pas leurs filles, pas plus d'ailleurs qu'aux Grecs. L'aristocratie de Samarina se compose de sept à huit gros bonnets que l'on désigne par le titre de *tchelingades*. Le mot de *tchelingas*, dans ce dialecte roumain, équivaut au grec moderne *mégalemboros* et désigne simplement un riche négociant ; il ne comporte aucune hérédité (1).

J'apprends beaucoup avec cet excellent garçon. N'étant pas Grec, il me raconte très librement l'histoire de la contrée pendant la récente révolte de l'Andarsia contre les Turcs. Les premiers coups de fusil sont tirés par le chef de bande Djakas, sur la frontière, dans les monts d'Agrapha. Battu sur ce point, il forme une nouvelle bande dans les environs de Grévéna, son pays d'origine. Alors arrive le général Hadji-Pétros, avec l'armée irrégulière levée en Grèce. Les Turcs Koniarides, habitant et possédant la plupart des villages dans la région au nord de Larissa, mobilisent alors cinq ou six hommes dans chacun de ces villages et commencent à piller, sous prétexte de se défendre. Ils marchent contre les Grecs, portés à Verdikousi ; mais le capitaine Pitchavas les repousse sur la rivière. Les villages Koniarides sont alors brûlés à leur tour, en particulier *Ormanli*, où périssent cent soixante-dix personnes, femmes et enfants.

(1) C'est comme le titre de *skoutéris* donné par les Arvanitovlaques de l'Acarnanie à leur chef de tribu et qui veut dire simplement *drapier*. V. plus loin, p. 66 ; cf. « Le mont Olympe et l'Acarnanie », p. 273.

Zis Hadji-Biro a lui-même sa maison incendiée, pour n'avoir pas voulu se joindre aux Grecs. La victoire momentanée de Hadji-Pétros à Kalabaka, sur les troupes nègres du khédivé d'Égypte, cernées et affamées pendant neuf jours, fait pencher un instant la victoire du côté de l'insurrection. Enfin le gros de l'armée ottomane, sous les généraux Abdipacha et Fouad-pacha, après un nouvel échec de Djakas à Spiléo près de Grévéna, forcent Hadji-Pétros à battre en retraite vers la frontière hellénique. Le frère de notre hôte me cite à ce sujet une curieuse chanson que je me réserve de donner plus loin, lorsque je serai à Kalabaka (1), sur le principal théâtre de la lutte.

Le nom de *Vlakhoïanni* porté par un village des environs confirme la présence déjà ancienne des Valaques dans le district. Deux collines séparées par un ravin marquent encore la place d'une forteresse antique. La plus escarpée de ces hauteurs, appelée *Anghistra*, garde les restes d'une enceinte, qui diffère des précédentes en ce que les pierres, de dimensions un peu plus fortes, atteignent cinq ou six palmes et sont plutôt disposées d'après le système de la construction polygonale. Les prairies marécageuses qui avoisinent ce point de leurs nombreux peupliers me remettent en mémoire que, parmi les villes des Perrhèbes, il y en avait une que l'on appelait *Limóné*.

Arrivé à la limite septentrionale de mon excursion, je commence à redescendre vers la plaine, non par la route directe de Larissa, mais en faisant un assez grand détour vers le sud-ouest, pour englober dans cette tournée les importantes ruines de *Gardiki*, qui me sont signalées sur les derniers contreforts de la région montagneuse.

Les vastes plateaux verts que domine le mont *Milonas* dépendent du village de Leftherokhori, autrefois un bourg

(1) p. 124.

libre, comme son nom l'indique; mais ainsi que beaucoup d'autres dans la région, il a été réduit à l'état de tchiflik, par Ali-pacha de Janina, puis confisqué et transmis à Reschid-pacha, dont l'intendant hongrois Jovanesco contraignit les habitants à labourer leurs terres, plus propres cependant aux pâturages. Cette modification a été pour beaucoup d'entre eux une cause de ruine et a contribué à leur faire quitter le pays.

J'ai déjà plusieurs fois, dans mon voyage, entendu rappeler, avec force malédictions, le souvenir de ce Jovanesco, comme celui d'une sorte de tyran agricole, appelé de Hongrie pour administrer les nombreux domaines possédés par Reschid-Pacha. Ce n'était pas en réalité un Madgyar, mais, d'après son nom, un Roumain, qui s'était fait une réputation jusque chez les Turcs en pressurant tout d'abord ses congénères, attachés aux terres des magnats. Les paysans grecs qui se chargent de régir aujourd'hui les tchifliks thessaliens pour le compte des beys, sont moins sévères que leurs administrés à son égard. « Il est bien vrai, disent-ils, qu'il prenait « sept, là où il aurait dû prélever un. Il a fait ainsi une grosse « fortune; mais cela était sa bonne chance. En somme, tout « le monde y gagnait, lui d'abord, le maître ensuite, enfin le « raya, lui-même, qui était forcé de cultiver mieux et faisait « rendre davantage à la terre. » Je rapporte ces propos, en les donnant pour ce qu'ils valent.

Par l'ouverture d'un large ravin dont la pente devient de plus en plus rapide, nous commençons à entrevoir un coin de la plaine de Thessalie, semée çà et là de collines isolées, qui de loin en loin se détachent comme des îles au milieu de la mer. Sur notre droite, des murs ébréchés, d'aspect byzantin, appartiennent à une forteresse du moyen-âge qui ne peut pas être encore l'enceinte hellénique de Gardiki, beaucoup plus éloignée. Ils méritent cependant d'être examinés de près; mais l'escarpement des gorges les tient en dehors de notre chemin, et nous ne pouvons les aborder

qu'en descendant jusqu'au village de *Gratziano*, qui leur prête son nom.

Gratziano, où nous nous arrêtons, pour gagner le lendemain matin Gardiki, comprend un groupe de plus de deux cents maisons, entourées d'arbres, de jardins et de vignes, juste au pied des grandes roches grises qu'encerclent les anciennes fortifications. Les murs, d'une grande épaisseur, en blocage de moellons et de ciment, dessinent d'abord une première enceinte qui paraît avoir été surtout la partie habitée de la ville. La partie supérieure, quoique plus vaste, comprend une zone de rochers tellement abrupts qu'elle semble n'avoir été fortifiée que pour des raisons de défense militaire.

Dans le village même, on remarque une très grande église, dont les arcades intérieures sont de forme ogivale. La place est ombragée de l'un des plus magnifiques platanes que j'ai vus en Orient. Des fondations de l'église, s'échappe une source abondante qui tombe dans un bassin de marbre blanc, trop spacieux pour avoir été un sarcophage antique. Un peu plus haut et déjà dans l'intérieur de l'enceinte ruinée, il y a encore deux autres églises dont l'une porte le nom de Sainte-Sophie, comme dans beaucoup d'importantes localités byzantines, et de plus un petit monastère avec des treilles de raisin et un bois touffu de grenadiers en fleurs.

Le riche paysan chez lequel nous logeons m'apprend que Gratziano n'est pas un tchiflik, mais un *imlak*, c'est-à-dire que la propriété n'est pas à un ou plusieurs beys, mais au gouvernement turc. Ce régime lui semble préférable, « parce « que, dit-il, on acquitte sa dette une seule fois chaque année, « et tout est fini. » La chaleur, ce soir, est si étouffante que je choisis, pour faire étendre mon lit, un grand hangar qui s'ouvre largement sur la cour, remplie de bestiaux.

VII

La journée des légendes

Le 7 juillet 1858.

Ce matin, mon réveil n'est pas ordinaire. Il faisait encore nuit lorsque je sens le frôlement d'un assez gros insecte me passer sur le visage; j'y porte vivement la main, mais une cuisante piqûre entre les doigts m'avertit d'être prudent. Puis deux, trois autres insectes semblables suivant le même chemin, je ne bouge plus. Il en passe encore d'autres en plus grand nombre sur mes mains, sur ma couverture, pendant que, derrière moi, je perçois un vague bourdonnement qui va crescendo.

J'ai compris la situation; la veille au soir, sans m'en douter, en installant sous le hangar mon lit de voyage, je l'avais adossé aux ruches endormies. Dès avant le jour, une véritable fièvre pousse les abeilles au travail, et, l'obscurité empêchant leur vol, elles s'en vont à pattes, comme de simples fourmis. Le mieux pour moi était d'attendre patiemment les premières lueurs du matin, qui me délivrèrent en effet, en rendant aux infatigables ouvrières les routes de l'air.

Les anciens auraient peut-être tiré d'un pareil incident quelque présage; j'y gagne d'être levé de très bonne heure, pour commencer une journée qui sera l'une des plus curieuses de mon excursion en Thessalie.

J'avais à visiter, sur le versant de la bordure montagneuse, la position de *Gardhiki*, signalée comme celle d'une impor-

tante ville hellénique (1). Aux rayons obliques du soleil levant, la plaine à perte de vue donne bien l'idée d'une ancienne mer intérieure et justifie la tradition thessalienne. On emploie malgré soi des termes maritimes pour désigner ces longs contreforts, ces collines rocheuses qui émergent d'un niveau partout uniforme. Ce que j'appellerai le « promontoire » de *Vostitzi* se continue comme par deux « îles », dont la plus avancée est celle de *Kolokoto*, nom d'un autre village, où se tient une foire annuelle, la plus courue de la Thessalie. Je dirai de même que nous traversons le « golfe » de *Néokhori*, puis nous doublons une pointe pierreuse que les gens du pays nomment positivement *Mytikas*, c'est-à-dire « le cap ». Derrière ce cap, commence le vaste marais de *Gardhiki*, alimenté par des sources poissonneuses, peuplé de toutes sortes d'oiseaux bavards et de grands hérons qui s'élèvent à notre approche.

Un peu plus loin, dans la prairie qui fait suite au marécage, on voit s'aligner très nettement une série de grandes pierres régulièrement taillées, qui dessinent sur l'herbe, à fleur de sol, le plan d'une muraille hellénique flanquée de tours carrées. L'ensemble forme un vaste rectangle orienté vers le S.-S.-O. En arrière se montrent des vestiges de constructions intérieures, et, vers l'Est, le tracé d'une seconde enceinte.

Nous mettons pied à terre pour gravir les pentes rocheuses de l'acropole. La chaleur est devenue étourdissante: à chaque enjambée, des gouttes de sueur me tombent du front et se vaporisent aussitôt sur le roc brûlant.

A mi-côte, je remarque la trace d'un édifice dont les fondations étaient taillées dans le rocher. Sur l'acropole même, du côté de l'Ouest, s'étend une magnifique muraille cyclopéenne, couronnée au moyen-âge par des constructions à

(1) Les ruines de *Gardhiki* répondent à l'antique *Pelinnæon*, l'une des quatre places fortes qui formaient ce qu'on appelait le quadrilatère thessalien et défendaient l'angle N.-O. de la Thessalie du côté de l'Épire.

jointes cimentées. Quand on continue à monter, l'épaisseur devient double, c'est un massif qui n'a pas moins de 9 m. 40 d'une face à l'autre. Ce massif, plus ancien que le mur de la ville basse, n'est pas flanqué de tours.

Dans le vaste circuit de ces ruines, pas de villages, pas une habitation. Seule se dresse sur la cime absolument déserte une église de la Sainte-Trinité, dont la date, à mon grand regret, n'est indiquée par aucune inscription. Un peu plus loin que l'église, je m'arrête court, non sans appréhension ; car je me trouve tout à coup au bord d'un précipice, que l'on ne pouvait s'attendre à rencontrer sur ces hauteurs. De ce côté, l'acropole se passait facilement de toute fortification : un vaste gouffre s'ouvre à pic et descend profondément comme dans un entonnoir de roches rougeâtres. Il y a là un accident géologique très curieux, qui ferait penser à un ancien cratère si l'on rencontrait quelque trace de feu ou de lave. Loin de là, en me penchant sur l'abîme, j'entends monter à mes oreilles comme un bruissement de ruisseaux ; et pourtant il n'y a pas là non plus d'eaux courantes, mais seulement, tout au fond, une flaque d'eau noire avec d'épaisses touffes de roseaux. Le bruit qui remplit ces profondeurs est causé par des milliers de cigales, posées sur les moindres broussailles et surexcitées par le soleil de midi qui tombe d'aplomb dans le précipice, sans y déterminer aucun parti d'ombre.

L'étrangeté du site m'impressionne singulièrement : je pense à la forme d'entonnoir que Dante a donnée à son Enfer. L'endroit, me dit notre guide, un berger du pays, est nommé *Phthæos* (traduisez la *Chute*, avec le double sens d'*effondrement* et de *péché*). On l'appelle aussi *Zour-pappas*, c'est-à-dire le *Pappas-en-démence*. Il est venu des pachas, des évêques, pour faire sonder la flaque d'eau dormante avec de longues cordes nouées bout à bout ; mais la conviction est qu'elle n'a pas de fond. Ce que l'on y trouve, poursuit notre berger, ce sont des « poissons qui ont des cheveux longs

comme ça », et il marque la longueur sur son bras, en ajoutant « *Mé sympathio* » (1), formule qui vise la familiarité du geste. Je flairé une légende ; mais je ne puis rien obtenir de plus : tantôt seulement l'histoire me sera contée. Au moment où nous repartons, des nuées d'oiseaux, venant du grand marais, sortes de merles au ventre rose, que les habitants appellent *garamania*, s'abattent sur le précipice, sans doute à cause des insectes qui pullulent dans ces profondeurs surchauffées.

Nous redescendons dans la plaine et gagnons le bourg de *Kolokoto* pour notre étape du milieu du jour. Nous y arrivons brisés, fondus, épuisés par la terrible chaleur. Heureusement, dans la maison où nous prenons gîte, une chambre tapissée de nattes m'offre un abri fort appréciable. Quelques notables viennent nous voir et, parmi eux, le pappas, un petit homme maigre, d'apparence timide. C'est lui qui me raconte, dans tous les détails, la tragique légende de Gardhiki.

Autrefois Gardhiki était une ville importante et un évêché. A l'endroit où s'ouvre aujourd'hui le gouffre, se trouvait la place publique. Là, un jour de grande fête, toute la population était réunie ; les femmes dansaient, formant un grand cercle, suivant l'usage du pays. Un pappas avait une fille d'une grande beauté ; il la vit à la danse et « elle lui plut » (2). Aussitôt il se rend chez l'évêque et lui dit qu'il venait le consulter sur une question qui l'embarrasse : « Un homme « possède dans son jardin un pommier qui donne de beaux « fruits, peut-il les cueillir lui-même, en goûter le premier, « ou bien doit-il en laisser la primeur aux étrangers ? » L'évêque répond que l'homme en question a parfaitement le droit de manger ses pommes. Alors le prêtre va prendre sa fille à la danse, l'emmène avec lui et satisfait son abominable désir. Au même instant, la place avec la danse, la ville tout

(1) Comme nous dirions : « Pardon, excuse. »

(2) Je conserve à dessein les termes discrets de mon narrateur.

entière s'abîment dans un subit effondrement. L'église seule reste debout sur le bord du gouffre béant. Ici une légère addition au récit du matin : après plusieurs tentatives infructueuses pour sonder l'eau du gouffre avec des cordes, ce fut un habile plongeur que l'on fit venir et qui s'y jeta deux fois ; mais il ne réussit pas davantage, arrêté par des poissons monstrueux ; des poissons chevelus, qu'il rencontrait sous les eaux et qui menaçaient de le dévorer. Ces poissons c'étaient les anciens habitants de Gardhiki.

Ce dont je ne me doutais pas, c'était que la contagion du merveilleux avait gagné jusqu'au valeureux Mourias. Frappé par l'histoire des hommes poissons, il nous rapporte que, dans les rochers de l'acropole, il s'était trouvé devant un lièvre qui le regardait sans chercher à fuir. Son pistolet ayant raté, il avait écrasé la bête sous une large pierre ; mais, entendant un grand soupir sortir comme d'une poitrine humaine, il s'éloigna sans oser soulever la pierre ni ramasser son lièvre. Ainsi, même pour les musulmans, ces ruines sont un lieu maudit, hanté par les djins.

Une légende en amène une autre. Nous avons de passage un pappas de Vostitzi, celui-là du genre excentrique, vêtu tout de blanc contre la chaleur et grand amateur de rakhi. Comme, à propos de légendes, on fait allusion à la chanson populaire du Château de la Belle (*Tis Oræas to kastro*), il se met à nous la débiter avec un sourire de chanteur satisfait. Il commence par en altérer le titre, comme le font souvent les gens du pays, en prononçant (*Tis Ovræas to kastro*), ce qui voudrait dire : *Le Château de la Juive*. Son texte est d'ailleurs une variante de la légende ordinaire ; le personnage qui fait prendre le château feint d'être, non un moine, mais une femme en mal d'enfant, et réussit à ce que, par pitié, on lui ouvre les portes. Bien que la fin de l'histoire tourne court, et paraisse incomplète, plusieurs traits cependant sont à retenir. D'abord la dame du château est une jeune princesse de race franque (*Phrankopoula*), et nullement une

Juive. A l'entrée des assaillants, elle en est avertie parce que les cloches s'arrêtent tout à coup ; puis elle se désole de la prise de ce château, qui était célèbre « *dans les sept royaumes* ».

Notre virtuose prend ensuite congé de nous pour aller à la pêche avec ses deux fils ; en partant, il me demande une drachme, que je lui donne bien volontiers comme prix de sa chanson.

Parlons un peu du bourg même de *Kolokoto* (par abréviation *Klokoto*) surtout célèbre, comme je l'ai dit, à cause d'une grande foire qui s'y tient tous les ans et qui rivalise avec celle de Tournavo. Un dicton malicieux en caractérise bien l'activité : « *Durant la foire de Klokoto, le stock des men- songes arrive à s'épuiser.* » Au sommet de la colline, véritable îlot dans la plaine, une petite enceinte pélasgique indique une position occupée dès la haute époque grecque. Les églises contiennent quelques débris antiques ; près de l'une d'elles, le roc est creusé en forme de sarcophage avec plusieurs marches taillées pour y accéder.

Quant à la version la plus complète et la plus intéressante du *Château de la Belle*, je n'ai pas eu à la chercher bien loin. C'est au cours de la route, après avoir quitté Klokoto, que je l'ai recueillie en causant avec le *Kéradji* Thanasi, dont je ne savais pas la mémoire aussi bien meublée. Dans cette variante, le rôle du traître qui fait ouvrir devant les Turcs la porte de la forteresse est tenu par un jeune renégat, épris de la princesse ; mais celle-ci lui échappe : elle s'est tuée en se précipitant des hautes fenêtres du château.

La naïveté du récit est d'un tel charme que je me suis fait une distraction, pendant les longues heures de marche au pas du cheval, d'en essayer une traduction en vers, dans le style de nos anciennes ballades.

J'ai traduit de même, comme terme de comparaison, la version du pappas.

Je donne ici, sans aucune prétention, ces essais parce qu'ils

m'ont paru présenter une impression assez fidèle des chansons originales.

Le Château-de-la-Belle

(principale version)

Dans maint château je suis entré
Et j'ai vu mainte citadelle,
Comme le *Château-de-la-Belle*,
Jamais château n'ai rencontré.
En vain les Turcs lui font la guerre
Depuis douze ans, et guerre à mort,
N'ont point encor planté bannière
Sur les murs du vieux château fort.
Lors un Turc de mince apparence
Au Sultan s'en vient hardiment
Et lui tire sa révérence,
Non pas Turc l'étant de naissance,
Mais jeune Grec assurément
Turquifié par circonstance.
Donc au roi s'en vient poliment :
« Sire, dit-il, promets largesse,
« Et je te prends la forteresse :
« A moi tout seul je me fais fort
« De prendre le vieux château fort. »
« — Soit fait, dit le roi, je t'octroie
« Mille écus d'or, cheval de prix
« Et sabre dont l'acier flamboie
« Pour combattre les ennemis.
« Te faut-il rien de plus? — Mon maître,
« Ne veux écus d'or ni d'argent
« Ni cheval, si beau qu'il puisse être,
« Ni sabre d'acier flamboyant,
« Mais la fille qu'on voit paraître
« Derrière les vitres là-haut
« Et regarder à la fenêtre,
« Sera ma part après l'assaut. »
Le roi promet; l'autre d'un saut
Court au désert, y prend son gîte
Sur les monts; là trouve un ermite,
Lui demande d'un air contrit,

Pour être moine, son habit ;
Mais, dès qu'il tient la cordelière
Et le harnais du benoît frère,
Lève le camp sans dire adieu,
Vient au château, frappe à la porte
Discrètement, vêtu de sorte
Qu'il a tout l'air d'un père en Dieu.
« Qui va là? dit la sentinelle,
« Qui frappe en bas? — Ouvrez, amis,
« Ouvrez le Château-de-la-Belle,
« De la Belle aux yeux noirs; ne suis
« Qu'un pauvre moine et n'ai d'escorte
« Hors mon ombre; je vous apporte
« Bon conseil sur vos ennemis ».
Ordre est donné par la princesse :
« Jetez-lui, dit-elle, un crochet,
« Qu'on le hisse en la forteresse ».
Mais le galant n'avait projet
D'entrer ainsi par la croisée;
« Non, dit-il, ma robe est usée
« Jusqu'à la corde et par-delà,
« En pièces toute s'en ira.
« — Eh! bien, s'il ne veut qu'on l'accroche,
« Jetez-lui, dit-elle, une poche
« Et mettez gens pour le halier. »
Lui, préférant manquer le coche,
Dit : « Ce n'est pas façon d'aller;
« Voici juste une quarantaine
« Que fais carême exactement,
« Le cœur me faillirait, vraiment,
« Et j'en aurais une migraine.
« Ouvrez, que j'entre bellement. »
Le temps d'ouvrir grandes les portes,
Les Turcs, en plus de vingt cohortes,
Se précipitent, courent sus,
L'un aux florins, l'autre aux écus.
Lui court aussi se rendre maître
De la jeune fille aux doux yeux
Qu'on voyait aux vitres paraître;
Mais en vain la cherche en tous lieux;
La pauvre fille est trépassée;
Du haut des vitres s'est lancée.

Le Château-de-la-Belle

(autre version)

Depuis le temps que suis au monde
 Et que sur terre fais ma ronde,
 Dans maint château je suis entré
 Et j'ai vu mainte citadelle;
 Comme le Château-de-la-Belle,
 Jamais château n'ai rencontré.
 Aucun n'y peut planter bannière,
 Si brave qu'il soit, ni Chrétien
 Ni Turc ni même Janissaire;
 Lors un petit moine de rien
 Se présente et dit : « Moi je gage
 « Que je le prends sans faire rage,
 « Avec flûtes et violons ;
 « Tenez plus loin vos bataillons. »
 Aussitôt se met à l'ouvrage :
 Au corps s'attache un oreiller,
 Par-dessus noue un tablier
 Et s'en va, comme femme enceinte,
 A tous les vents jetant sa plainte
 Sous les murs du vieux château fort :
 « Ah ! Chrétiens, je souffre la mort !
 « Cet enfant-là me met en peine :
 « De grâce, ouvrez, que je l'amène,
 « Ouvrez, que je l'amène au port ! »
 Rien que le temps d'ouvrir les portes,
 Aussitôt plus de vingt cohortes
 Ont envahi le château fort.
 Tout à coup, s'arrêtent les cloches.
 La princesse éclate en reproches :
 « Ah ! ma mère, tu m'affirmais
 « Qu'ils ne nous le prendraient jamais,
 « Qu'en vain ils tenaient les approches ;
 « Et, tu vois, ces hommes de mort,
 « Se glissant comme des fantômes,
 « Nous ont pris le vieux château fort
 « Célèbre dans les Sept Royaumes. »

VIII

Retour vers Larissa

Les 7 et 8 juillet 1858.

Nous nous remettons en route assez avant dans la journée, prenant de nouveau la direction de Larissa. Devant nous la campagne est remplie de monde et de mouvement. Partout les paysans grecs des tchifliks sont au travail. On en voit qui, groupés par familles, sarclent avec de légers hoyaux les bordures marécageuses pour semer du sésame, du coton ou du *kalamboki* (maïs). Chaque famille a sa petite tente formée d'une couverture de laine étalée sur quatre perches. Les grands troupeaux paissent au loin, entourés par des bandes de sansonnets qui les survolent. On ne conduit pas les bœufs dans les endroits boisés, par crainte du *tavani* (taon). Les buffles savent mieux s'en défendre : couchés par troupes dans les mares bourbeuses, ils s'y roulent et, de la boue qui sèche ensuite sur leur corps, ils se font une cuirasse contre la terrible mouche. Sous le soleil étouffant de l'après-midi, on ne voit sortir de l'eau que leur tête aux yeux blancs, aux cornes aplaties et contournées.

Le soleil est déjà couché depuis quelque temps, lorsqu'un peu de détente commence à se produire dans l'atmosphère. Devant nous, le long du sentier que nous suivons, trois petites filles chantent et tournent lentement en se tenant par

la main. Au passage, un lambeau de la chanson, air et paroles, arrive jusqu'à moi et se grave profondément dans mon souvenir. C'est un de ces refrains que, dans quelques années sans doute, on chantera sous leurs fenêtres :

« *Ti paramyrizis toço*
« *Ké me Kamis na nyktoço?* »

En français :

« Pourquoi sens-tu si bon
« Que tu me fais m'anuiter? »

Voici, traîné par une paire de bœufs, un chariot thessalien, l'*araba*, à roues pleines, véhicule fort étroit en apparence, mais bordé par deux rangs de longs bâtons pointus, qui se dressent pour maintenir, aussi haute et aussi large que possible, une montagne de foin fraîchement coupé. Le conducteur tire les bœufs, appuyé sur son aiguillon comme sur une lance et coiffé du *skiadi*. Ce grand chapeau circulaire, fait de roseaux ou plus exactement de *typhas* nattés, mérite bien son nom, qui est également celui du parasol. Faucheurs brunis, travailleurs des champs, hommes et femmes, s'en couvrent ainsi la tête, ou bien ils le rabattent derrière le dos, à la manière antique, aussitôt que le soleil a cessé d'être brûlant. Le soir, quand ils reviennent chez eux, nous voyons souvent le même grand et lourd chapeau suspendu sur le côté à la croupe de l'âne; puis ils l'accrochent en dehors de la maison, près de la porte, avec les licols et les traits de leurs attelages. On en comprend l'invention dès l'antiquité, quand on a subi, comme dans cette journée, les grandes chaleurs de la plaine.

A la même heure, vue magnifique des montagnes. La chaîne du Pinde se profile tout entière d'un seul ton très fin, étendu comme au pinceau sur le fond du ciel. On croirait voir de loin la silhouette d'une ville de géants dans le groupement imprévu de ses édifices, de ses pignons, de ses tours.

Au milieu se détache une haute crête en forme de toit : c'est la *Karava*, traduisez l'*Arche*; oui, l'*Arche* de Noé, telle que nous la voyons figurée dans les joujoux des enfants. Pour les paysans thessaliens, la tradition biblique du Déluge universel ne fait plus qu'un avec la légende grecque de Deucalion. Ils les localisent dans leurs pays, toutes les deux réunies et confondues sur un même point. Le mont *Karava* ne remplace pas seulement à leurs yeux l'*Ararat* de la Bible; il n'est autre chose que le colossal bateau de Noé (1), métamorphosé par un miracle. Si l'on paraît en douter, ils vous conseillent de faire l'ascension et vous affirment que l'on voit encore les anneaux qui ont servi pour les amarres. Il y a là un exemple curieux d'un fait d'ailleurs familier à tous ceux qui étudient les croyances populaires : la localisation des légendes.

On reste comme un peu grisé par une aussi chaude journée; mille projets vous viennent à l'esprit. Je n'irai certes pas vérifier si les anneaux de l'*Arche* sont encore en place; mais les montagnes m'attirent, et, dans quelques jours, après m'être reposé à Larissa, revenant vers le défilé de Metzovo pour passer en Épire, je ne manquerai pas de pousser aussi une pointe vers ces hautes cimes, comme je l'ai fait, il y a deux ans, pour l'Olympe.

La nuit venue, nous perdons pendant quelque temps notre route, au milieu des prairies et des bois embaumés du Pénée. Ce n'est pas sans peine que nous retrouvons l'endroit de la rivière où nous devons la traverser en bac. Fâcheusement, le maître du bateau, le *karavokyris*, un Albanais, habite sur la rive opposée. Mourias hèle à grands cris son compatriote! rien ne bouge. Il se fâche, il menace, il invoque les autorités, le Pacha dont il porte les ordres; enfin une petite lumière s'allume au loin, une voix brutale traverse l'espace et couvre d'injures intraduisibles la barbe du Pacha.

(1) *Karava*, textuellement : « le grand bateau ».

Il nous faut, bon gré mal gré, renoncer au passage et aller chercher un gîte au village de *Koutzokhiro*. Là nous trouvons tout le monde en plein sommeil. Les habitants sont couchés, non pas à l'intérieur des maisons, mais au milieu de la cour, sur des plates-formes rondes en terre battue qu'ils ont élevées d'un degré au-dessus du sol et qu'ils exhausent encore de toutes sortes d'échafaudages, pour y dormir en famille au fort de l'été. Au premier moment, ils refusent de nous recevoir; ils protestent que les honnêtes gens ne voyagent pas la nuit, qu'il est dur d'être réveillé quand la journée de travail est de seize heures. Nous finissons pourtant par les apitoyer; nous dinons avec du pain, de l'eau et du fromage; je déroule ensuite mon tapis et ma couverture sous un petit hangar, non sans avoir constaté avec le plus grand soin qu'il n'y avait pas de ruches.

L'église de *Koutzokhiro*, située probablement sur l'emplacement de quelque temple, contient des restes antiques. Sur la tranche d'une pierre étroite sont gravés deux mots seulement : le verbe, indiquant une consécration religieuse, surmonté du mot *Kynaghia* (c'est-à-dire *Chasseresse, conductrice de chiens*), qui ne peut guère être un nom propre de femme, mais l'un des surnoms de la déesse Artémis. Les caractères sont de très bonne époque, et la langue employée est l'ancien dialecte thessalien.

Le Pénée, à l'endroit où nous le rejoignons, s'engage dans une gorge tortueuse et boisée. Deux heures plus loin, le petit tchiflik de *Gounitza* occupe la sortie de cette gorge, près de la remarquable coupure qui se voit des environs mêmes de Larissa et par où je croyais d'abord que débouchait le Titarèse. Le long du village, la rivière est bordée de superbes platanes, où les cigognes font leurs nids au-dessus des eaux, tandis que les oies cherchent l'ombre sous les branches pendantes. L'opposition de cette rive boisée avec la muraille de rocher qui occupe l'autre rive me rappelle la vallée de Tempé, que j'ai parcourue il y a deux ans; on peut

dire que le Pénée forme là, en aval, comme une seconde Tempé.

C'est sur l'une de ces roches de la rive opposée que je trouve les ruines d'*Atrax*, la place forte qui défendait dans l'antiquité le défilé de *Gounitza*. L'acropole, en triangle, bordée d'un côté par les précipices, est fermée des deux autres par un mur cyclopéen très antique, mélange de gros blocs et d'un nombre infini de petites pierres entassées. La ville s'échelonnait plus bas, où la pente ardue laisse voir encore quelques lignes de murs, près d'une église ruinée d'*Haghios Nicolaös*.

Fatigué par une chevauchée de plusieurs jours sous le soleil de Thessalie, je prends le parti de m'arrêter quelques heures dans une *baksché* que nous rencontrons au bord de la plaine. Cette sorte de jardin maraîcher, assez bien entretenu, nous annonce l'approche de Larissa, où nous arriverons toujours à temps dans la soirée. Ici on a le plaisir de cueillir soi-même des concombres verts et de les manger crus. La culture est activée par une roue hydraulique, chose rare en ce pays, et l'on peut, tout le temps que l'on veut, tenir ses mains et ses bras nus sous une eau limpide et fraîche qui ne cesse de couler.

Du reste, j'occupe mon loisir en reprenant avec Thanasi la conversation sur les chansons populaires. Une chanson récente, fort médiocre d'ailleurs, célèbre un certain *Djakas* connu dans la région comme chef de bande. Son nom est à retenir, parce que nous le rencontrerons de nouveau dans des conditions plus intéressantes. C'était un de ces *Armatoles*, moitié brigands, moitié gendarmes, que l'ancien régime turc avait le tort de soudoyer par moments. Ils commandaient de père en fils, dans le district montagneux de Grévéna; mais le régime nouveau ayant supprimé cette institution plus que douteuse de l'*Armatoliki*, *Djakas* se joint en 1855, avec les troupes venues de Grèce, au soulèvement

général de l'Andarsia (1), il rassemble une véritable bande de klephtes, une *klephtouria* comme la chanson le dit en propres termes, il menace de brûler les villages, d'arrêter les notables, tout cela pour revendiquer ce qu'il appelle le « pain de ses pères », et il force le gouvernement à envoyer contre lui des troupes régulières. Voilà fort prosaïquement tout l'héroïsme de la chanson.

Thaïasi me chante encore une petite chanson amoureuse, qui est, dit-il, toute nouvelle, et qu'il a entendue récemment en Macédoine. Elle m'a paru assez caractéristique pour que je m'amuse à la traduire aussi en vers :

« Le fleuve entraîne en sa furie
 « Des arbres, la mer, des vaisseaux ;
 « Le nom de la jeune Marie (2)
 « Entraîne tous nos jouvenceaux.
 « — Donne-nous un baiser, petite,
 « Donne-nous tes yeux noirs, ton sein
 « Blanc comme lait, donne-nous vite
 « De tes lèvres le sucre fin. »
 « — Voulez baiser de jeune fille,
 « Voulez yeux noirs et joli sein
 « Blanc comme lait, voulez enfin
 « Du sucre que lèvre distille :
 « Alignez florin sur florin. »

Surtout que l'on ne se méprenne pas grossièrement sur la véritable signification de ce petit morceau et sur ce qui en fait le sel. Se garder de voir là une satire contre quelque fille légère qui se donnerait pour de l'argent. Il faut savoir que, dans ces régions, en Thessalie comme en Macédoine, lorsqu'un paysan a une fille jeune et travailleuse et qu'elle lui est demandée en mariage, l'usage n'est pas qu'il la dote :

(1) Voir plus loin, p. 124, et précédemment, p. 46.

(2) Marigoula.

c'est le futur gendre qui verse d'avance, en écus bien sonnants, une forte compensation au futur beau-père. Pour bien qualifier notre chanson macédonienne, nous l'appellerons, si l'on veut, la chanson du *jeune homme pauvre*.

Assez tard dans la soirée, nous sommes de retour à Larissa, où je retrouve l'aimable hospitalité du Consulat britannique.

IX

Second séjour à Larissa

Du 9 au 17 juillet 1858.

Après huit jours d'absence, ma première visite est pour mon ami le Vali. Il me parle d'une récente affaire qui fait honneur à son impartialité; dans la petite ville thessalienne de Karditza, il a combattu énergiquement les prétentions des beys turcs, qui voulaient empêcher les Grecs de construire une école sur les terrains nationaux. Puis la conversation dégénère et tombe sur les monstres marins, en particulier sur les Sirènes. Husni-pacha croit fermement à l'existence des femmes-poissons. C'est pour lui comme une loi de la Création d'après laquelle les mêmes espèces d'êtres vivants qui existent sur la terre se retrouvent aussi dans les deux autres éléments, l'air et l'eau : curieux reflet des anciennes superstitions payennes et orientales sur l'intelligence de ce Musulman, si tournée qu'elle soit vers les idées modernes.

Pendant mon premier séjour, le temps m'avait manqué pour rendre visite à l'Archevêque. Ce qui lui sert de palais est une assez mauvaise maison basse; là, tous les augustes grades de l'église grecque sont occupés par quelques pappas mal vêtus. Il est intéressant d'entendre le prélat lui-même rendre hommage à l'action de Husni-pacha sur la province. Presque toujours dans les nombreux conflits entre les beys turcs et les paysans de leurs tchifliks, le gouverneur conclut

en faveur des paysans, même contre Hassan-Turkham-Zadé, la grande influence turque à Larissa. « Ne les appelez pas « des rayas, a-t-il coutume de répéter; ce sont comme vous « des sujets du Sultan. Si nous sommes de bons Musulmans, « nous devons les aimer et les protéger : car Mahomet a « déclaré qu'ils lui tenaient au cœur; si cela n'est pas écrit « dans le Coran, que je ne meure pas turc! (1) » Sans doute l'archevêque, en se réjouissant de cette situation, la voit d'un point qui lui est particulier : ce qui l'enchanté, c'est que la puissance des beys se trouve réduite presque à rien, pas même à un *para*, suivant son expression.

Dîner chez Sadik-Pacha, moitié à la française, moitié à la militaire, mais pas du tout à la turque. Même, entre la poire et le fromage, il arrive parfois au maître de la maison d'oublier qu'il s'est fait musulman et de professer l'indifférence absolue. Le général revient encore sur son éloge des Bulgares, qui sont toujours pour lui les meilleurs soldats et surtout les meilleurs cavaliers de la Turquie, de vrais centaures. C'est une population de quatre millions cinq cents mille têtes, qui peut fournir à l'armée ottomane trois cent mille hommes d'excellentes troupes. Il voit en eux des Tartares de la Horde d'Or. De tous les sujets de la Turquie, ce sont eux qui s'entendent le mieux avec les Turcs, qu'ils préfèrent aux Serbes, aux Grecs, aux Roumains. Ils ont le même esprit de constance et d'obéissance que le soldat turc. Leur langue, par laquelle surtout ils sont slavisés, est, de tous les idiomes de la même famille, la plus difficile à comprendre pour les autres slaves. Les Cosaques, de leur côté, se rattachent aux anciens Khazares, qui, mêlés à des Slaves, ont formé une vaste horde de cavaliers, depuis le Don jusqu'au Danube. Les Cosaques parlent le haut slave, la langue qui a servi à la traduction des Évangiles. En Pologne, les

(1) « *Tourkos na mín apéthanô* », parole très forte dans la bouche d'un musulman.

Laks, représentant la noblesse militaire, étaient aussi des Tartares, qui se sont mis à la tête des Cosaques polonais.

Du reste, le titre officiel donné par lui aux deux régiments qu'il a organisés en Turquie est celui de *Dragons*.

Il rapporte à ce propos le mot naïf d'un vieil officier turc qui, resté depuis vingt-cinq ans dans un fort, sur la frontière du côté de Janina, n'y recevait qu'avec une grande défiance les Dragons de Sadik-Pacha : « Je savais bien, disait-il, que « la Russie avait donné aux Padischah deux régiments de « Cosaques ; mais de la nation des Dragons, je n'en ai jamais « entendu parler. »

Dans ma visite du lendemain, visite de digestion, Sadik se répand en plaintes contre l'administration civile, dont dépend l'approvisionnement des troupes. Aucun gouvernement ne paie mieux et plus exactement que la Turquie ; mais les sommes s'attardent entre les mains des defterdars et des pachas, qui les mettent à intérêts pour quelques mois, sans compter que l'on fait tout payer le plus cher possible au gouvernement. Si, par zèle, quelqu'un crie et veut faire cesser les abus, il est traité d'emporté, de *Delhi* (fou).

Un Bosniaque raconte que, dans sa famille, ils étaient chevaliers depuis longtemps lorsque les Empereurs d'Autriche n'étaient encore que palefreniers.

Une indisposition, conséquence de mes récentes chevauchées, me condamne à plusieurs jours d'immobilité, avant de reprendre mon voyage. Cela me donne le temps de feuilleter le grand registre du *Codex* de la métropole de Larissa, qui m'est obligeamment communiqué, et d'en tirer quelques notes intéressant l'histoire ecclésiastique de la région. L'Archevêque porte officiellement le titre de « Vénérable « chef de la très sainte métropole de Larissa et de Tricca, « exarque de la deuxième Thessalie et de toute la Hellade ». L'ancienne ville de Tricca (aujourd'hui *Triccala*) se trouve ainsi placée directement sous l'autorité du métropolitain, au-dessus des évêchés ordinaires, qui sont ceux de Démétrias

(*Volo*), de Thaumakoi (*Dhomoko*), de Gaardhikion, des deux îles réunies de Skiathos et de Scopélos, de Zêtounion, de Radovision, de Loidorikion, de Letza, comprenant le pays d'Agrapha. Dans un acte de l'année 1686 l'archevêque de Larissa ajoute lui-même à son titre celui d'évêque de Tricca, et, comme tel, prend part à l'élection d'un évêque de Stagi (Kalabaka).

Plus tard, en 1728, une lettre du Patriarche et du Saint-Synode donne à un métropolitain de Larissa, nommé *Kyr Jacobos*, la permission de procéder à l'élection d'un évêque de Tricca, qui sera soumis à sa juridiction. L'élection des évêques est confiée en effet au suffrage de leurs collègues, réunis et présidés par le métropolitain, soit dans l'église de Saint-Achille à Larissa, soit dans celle de Prodhromos à Tournavo.

Beaucoup plus ancienne (1528) est une lettre du patriarche Ignatios, copiée d'un manuscrit du monastère de *Douskos* et adressée à l'archevêque de Larissa, Bessarion, pour replacer sous son autorité « certaine localité appelée jadis *Palæokhorion* et plus tard Tirnabos (*Tournavo*) » qui lui était disputée par l'évêque de Doméniko. Un autre archevêque de Larissa, dans une lettre de 1542, qui fixait les limites de l'évêché de Gardiki, parle de ce Bessarion comme de son prédécesseur.

Citons encore, parmi les documents curieux, deux jugements ecclésiastiques, l'un réprimant des illégalités qui s'étaient introduites à Tournavo, dans le régime des successions, l'autre réglant un différend entre deux corps de métiers, les *panadès* (de *pani*, linge ordinaire) et les *mandiladès* (de *mandili*, serviette).

Préparatifs de départ. Je simplifie mon personnel d'escorte : au lieu du *souvâri*, protecteur officiel, et du *kérâdji*, l'homme des chevaux, je réunis les deux fonctions en une seule. On m'a recommandé un brave Turc, le nommé Soliman, que l'on me dit honnête, entendu, connaissant bien le

pays. Il possède deux bêtes vigoureuses et bien soignées ; ce ne sont pas encore des chevaux de selle, mais ils portent le bât allègrement et obéissent à la bride. Soliman mettra un pistolet à sa ceinture, il prendra sur lui les ordres du Pacha, et je n'aurai jamais été mieux accompagné.

C'est dans cet équipage que, demain, je vais reprendre ma route, en poussant plus loin, jusque dans l'angle Nord-Ouest de la Thessalie, pour visiter, avant de passer en Épire, la région du Pinde et les célèbres couvents qui en font la réputation.

On me propose aussi un cuisinier, comme en prennent la plupart des touristes en Orient ; mais, depuis mon précédent voyage, je me suis habitué à m'en passer. Je m'étais aperçu que, le plus souvent, cuisinier et souvari s'entendaient ensemble et gardaient pour eux presque tout l'argent que je leur avançais chaque jour en leur donnant l'ordre d'indemniser les paysans. Les deux coquins, abusant du privilège de mon firman et l'exerçant à la Turquie, en faisaient l'*infausta præbitio hospitalitatis*, déjà condamnée par les lois romaines. A mon avis, l'explorateur, dès qu'il est rompu aux rudes nécessités du métier, doit s'en remettre, sauf pour quelques provisions de route, à la bonne volonté des habitants. Il fait ainsi connaissance avec une cuisine dont toutes les surprises ne sont pas nécessairement désagréables ; mais surtout il apprend à connaître de beaucoup plus près les gens eux-mêmes. Il n'est plus pour eux l'étranger qui mange à part, mais l'invité que l'on traite, et la familiarité des conversations y gagne de tous points. J'en ai fait bien des fois l'expérience. Si l'on veut savoir ma façon de procéder, voilà comment je m'y prends : à part moi, j'évalue largement notre dépense ; puis au moment de quitter la maison, déjà monté à cheval, je reste le dernier, et je mets directement la petite somme dans la main de mon hôte ; celui-ci me comble de bénédictions.

X

Villages du Kambos

Les 18, 19 et 20 juillet 1858.

Adieux à tous les amis de Larissa, y compris le Vali. Vers quatre heures du soir, je reprends ma course un peu trop longtemps interrompue. La plaine, le Kambos (1), se montre dans toute sa beauté, ayant pour premier plan les glacis verdoyants qui bordent le Pénée, pour second plan des lignes d'arbres, et pour fond l'Olympe qui s'élève en trois étages de montagnes dentelées. Nous arrivons au village d'*Aliphaka*, pauvre tchiflik, où nous sommes reçus dans une *koulia* toute neuve, mais déjà trop habitée. Le bey de l'endroit, qui ressemble assez, dans son habit réformé, à un beau de campagne, trouve que tout va pour le mieux depuis le nouveau régime du tanzimat ; mais il n'en traite pas moins ses paysans de *kondroképhali* (têtes lourdes). Il me fait servir, entre autres régals, du lait caillé, mêlé avec de l'ail et de l'huile.

Les ruines dites d'*Aliphaka* occupent un versant dominant de près le cours du Pénée. Elles sont également connues des habitants sous le nom de *Vlakhokastro* (le château des Valaques), et sous celui de *Dobroutchi*, ce dernier, d'origine slave manifeste, s'appliquant à toute la montagne. La muraille, épaisse de 2 m. 80, embrasse vers l'Est une étendue de pentes considérables, et dessine l'enceinte irrégulière d'une

(1) Du mot latin *campus* prononcé à la grecque moderne.

importante ville antique, tandis que du côté de l'ouest elle borde un escarpement rocheux, coupé à pic. L'appareil, d'un type intermédiaire entre le cyclopéen et l'hellénique, a été remanié à l'intérieur par un amalgame de ciment et de petites pierres. L'acropole, flanquée de quelques tours d'un travail plus soigné, termine l'enceinte vers le nord, par un triangle qui lui-même s'appuie à un réduit carré. La porte de l'acropole se trouve au nord. La porte de la ville, au contraire, s'ouvre vers le sud, du côté de la rivière, où elle est précédée par des ouvrages avancés et par une rampe avec mur de soutènement. Non loin de la porte, je remarque les restes d'un édicule dorique, dont les tronçons de colonnes ont 0 m. 60 de diamètre.

J'ai pour guide à travers les ruines le pappas d'Aliphaka, un petit homme à la voix nasillarde, ennemi déclaré des Turcs. Avec lui la conversation tourne tout de suite à la politique. Il résume son opinion dans une formule qu'il répète à chaque instant, comme un refrain : « Il est méchant l'agha », englobant sous ce nom tous les maîtres ottomans, possesseurs de la terre. Vainement je lui développe la théorie courante, d'après laquelle les Turcs et les Grecs devraient s'unir étroitement, l'élément turc représentant la force militaire, l'élément grec le mouvement intellectuel et commercial. Il me répond, sur un ton d'imprécation biblique : « Qu'en veux-tu faire du paliure (sorte de ronce) dans la vieille vigne ? Nettoyage, nettoyage ! (1) » J'apprends par lui les deux premiers vers d'une chanson que les populations chantaient pendant la guerre de Crimée :

« Angleterre et France,

« Ne perdez pas vos florins. »

Des ruines d'Aliphaka à *Vlokko*, autre pauvre tchiflik, on compte environ deux heures : celui-ci divisé en plusieurs

(1) « *Ti to thélis to paliouri is to palæo ambéli ? Pastra, vastra !* »

makhalas ou quartiers (nous dirions hameaux), répartis sur les deux rives d'un petit courant, qui vient de Pharsale, en longeant le revers du mont Dobroutchi, pour se jeter dans le Pénée.

La famille du paysan chez lequel nous prenons gîte compte une demi-douzaine de grosses filles fort laides. Dans tous ces villages de la plaine, à la différence des villes, le type n'a rien de grec ; les visages, même féminins, ont quelque chose de lourd et d'un peu brutal. On croit voir autour de soi les descendants hellénisés d'une autre race, slave, valaque, ou bulgare. Ils sont désignés sous le nom de *Karagounis*, nom qu'ils n'acceptent pas sans protestation et qu'ils considèrent comme un sobriquet peu flatteur. Ce terme, communément appliqué en Thessalie aux travailleurs du sol, paraît provenir de deux mots turcs, *kara* et *gouna*, c'est-à-dire *noire-casaque*. Une sorte de casaque sans manches, de grosse laine noire bourrue, avec liséré rouge, tranche, en effet, sur la blancheur de leurs vêtements de cotonnade. Les hommes y ajoutent pour coiffure un bonnet blanc, maintenu autour de la tête par une étoffe noire ou bleue.

Les femmes portent la même *gouna* de laine noire ; mais leurs chemises sont décorées de quelques broderies et serrées sur la poitrine par des brandebourgs noirs. L'habillement est complété par un tablier où le rouge domine. Leur coiffure est une petite toque, sans monnaies, entourée de nattes de cheveux et d'un mouchoir à effilés noirs ou rouges. Tout cela d'ailleurs est d'aspect rustique et peu seyant.

Le nom même du village de *Vlokho* éveille une idée de fortification. En effet la position est dominée par une haute colline que les Grecs appellent *Stronghylo-vouno* (la montagne ronde), et les Turcs *Keusseukli-dagh* (le mont des ceintures). Vers la fin de la journée, en compagnie de plusieurs habitants, j'escalade cette hauteur absolument détachée, une île de la mer thessalienne aux temps fabuleux du déluge de

Deucalion. Le sommet est couronné par une acropole hellénique en pierres de dimensions médiocres, armée de tours et construite avec une certaine négligence, comme on le constate, pour d'autres places antiques de la Thessalie. Un peu plus bas, une seconde enceinte, concentrique à la première, est très visible au sud et au nord. Enfin trois autres murailles descendent vers la plaine dans trois directions différentes et semblent destinées à flanquer les chemins d'accès de l'acropole. La muraille du nord-est en particulier décrit sur la pente des zigzags très prononcés. Il y a là une complication qui marque l'importance de la ville antique et qui explique d'autre part le nom turc de *Keusseukli* donné parfois aussi au village, où nous redescendons.

Là, je me renseigne comme à l'ordinaire, sur la condition des paysans. Le propriétaire, Hassan-bey, les déplace à sa volonté, bien que lui-même, à l'heure actuelle, tienne un homme en prison pour avoir cherché à quitter son tchiflik. Malgré les nouvelles lois, le régime de la glèbe existe encore, mais ce n'est pas toujours dans les conditions d'équité qui pourraient le rendre tolérable pour le cultivateur.

Palama est un des plus grands et des plus riches villages du Kambos thessalien. Les maisons dépassent le nombre de quatre cents. Les habitants y entretiennent trois écoles primaires, dont l'une est une école mutuelle, avec un maître qui touche 2500 piastres par an. On en construit aussi, grâce sans doute aux libertés nouvelles, une quatrième, qui sera une école hellénique; mais le maître que l'on a en vue a refusé 5000 piastres et en veut 7000. Ces fondations d'école honorent beaucoup la population, qu'elle soit ou non tout à fait grecque d'origine. Après cela, comment ne pas constater avec étonnement que Palama est un simple tchiflik, appartenant pour la plus grande partie à cet Hassan-bey dont il a été question hier? Son autorité y a pour symbole et pour centre, le *konak*, une maison haute, occupée par quelques Albanais.

Nous poursuivons notre route par *Kalyvakia*, *Mataranga*, *Pyrgos*.

Dans cette plaine de Thessalie, si riche en céréales, la Beauce de l'ancienne Grèce, l'aspect des villages, même pour les plus grands, a quelque chose de monotone, de pauvre, et de plutôt triste. Les maisons basses, construites toutes en briques crues, semblent continuer le sol jaunâtre d'où elles sont tirées. Aucune ligne d'un ton différent ne leur fait une base qui les en sépare. Le soleil les surplombe et les noie uniformément dans la même lumière. Seuls les toits en tuiles rouges mettent sur l'ensemble une note plus vive et plus gaie.

Il est peu d'heures plus pénibles pour le voyageur que celles où la chaleur intense du milieu du jour le force à s'enfermer dans ces maisons de paysans, surtout lorsqu'il n'a pas l'habitude de la sieste, et cela est mon cas. Assis par terre, sur de mauvaises nattes ou sur son bagage, il a fait clore aussi hermétiquement que possible les étroits volets des rares ouvertures qui servent de fenêtres; mais le moindre filet de soleil, entrant comme une flèche, vient-il, au milieu du bourdonnement des mouches, traverser cette obscurité, c'est une souffrance, un ennemi qui vous blesse. La porte s'entr'ouvre-t-elle un instant, la vue du dehors n'atténue en rien le malaise. La réverbération du sol est aveuglante; les maigres volailles passent le bec grand ouvert, comme si l'air leur manquait; les passereaux se tiennent alignés dans la mince bordure d'ombre que projette la saillie du toit, et même les corneilles s'y accrochent et s'y aplatissent contre la muraille. Tout donne l'impression d'une morne chaleur.

Aux heures moins brûlantes, le mouvement commence à renaître, d'abord autour du puits, dont l'aspect est aussi très simple et n'a rien de monumental. Les quatre grandes plaques verticales formant la margelle dépassent à peine le pavage du sol. Au-dessus de ce trou carré, pas de chaîne, pas

de poulie, aucun appareil qui aide à tirer l'eau. Les femmes se servent de longues cordes et les manœuvrent de leurs deux bras levés en l'air, dans des attitudes sculpturales qui tenteraient un dessinateur ami des beaux gestes rustiques. Cela vaut bien, il faut le dire, la vue d'un mécanisme plus ou moins perfectionné.

Après des maisons, il a été réservé des espaces pour jardins, mais quels jardins! A part des pieds de tabac et quelques mûriers, il y pousse surtout de grandes plantes venues d'elles-mêmes, des yèbles, des daturas gigantesques, des sénevés presque arborescents qui justifient la parabole. Plus en arrière, dominant les toits, se montrent d'énormes meules de foin, au sommet desquelles perchent de préférence les ménages de cigognes entourés de leurs cigogneaux. Dans la plupart des villages, on remarque aussi un monticule de terre, sur lequel les habitants grimpent volontiers comme sur un observatoire, pour voir au loin dans la plaine. Le voyageur archéologue se tromperait grossièrement s'il croyait y reconnaître un tumulus antique. C'est la *kopria*, le dépôt qui sert à entasser de temps immémorial, les débris de toute sorte, les résidus des étables. On ne s' imagine pas d'ailleurs avec quelle ingéniosité ces gens trouvent moyen d'utiliser toute chose : comme le pays manque de bois à brûler, ce sont les bœufs qui, par moments, produisent le combustible; il n'y faut de plus que l'action desséchante du soleil. Richesse et misère, voilà les deux mots qui caractérisent la vie matérielle dans cette région de grande culture!

Pendant notre halte à *Mataranga*, je fais encore une observation curieuse. Nous sommes reçus par un jeune pappas dont la femme est partie travailler aux champs; mais c'est l'heure où elle va rentrer. Nous la voyons, en effet, qui revient, portant sur la tête un étrange fardeau. Lorsqu'elle est devant nous, je m'aperçois avec stupeur que ce fardeau est une charrue, charrue primitive, il est vrai, sans roues,

munie d'une seule poignée et avec la pointe simplement armée de fer, mais tout de même fardeau d'un grand poids. Quelques instants plus tard, la pappadia, vêtue maintenant de son plus beau costume karagounide, entre dans la pièce où je suis assis et se prosterne devant moi le front contre terre. Je me récrie : le pappas m'explique que c'est un ancien usage pour les jeunes mariés et qu'il a tenu à le conserver, voulant faire honneur à un hôte de distinction.

XI

A Trikkala

Les 21, 22 et 23 juillet 1858.

Après une route assez longue, toujours à travers les prairies, nous commençons à voir le château de Trikkala dominer les têtes arrondies des grands arbres et se profiler de loin sur la muraille du Kojakas, contrefort avancé du Pinde. Quand on pénètre dans la ville, la rivière, traversée par un grand nombre de ponts et de passerelles, sous d'immenses platanes, avec le soleil ardent qui plane sur cette fraîcheur, prend un aspect de plus en plus pittoresque.

Nous cherchons en vain M. Pappapoliméris, un riche habitant chrétien, connu de mes amis de Larissa : il est absent en cette saison et je dois stationner assez longtemps devant le *khani*, en attendant que Soliman ait vu les autorités et nous ait fait désigner un logement. Je ne m'ennuie pas pour cela, et j'assiste avec curiosité au mouvement de cette grande auberge turco-grecque. Un vieil Albanais, malade et tout geignant, est assis devant la porte et se tient une pierre sur le ventre. Une sorte d'agha poursuit de ses amabilités deux affreux drôles, garçons du khani. Un peu plus loin, une pauvre jeune négresse, qui serait gentille si elle était moins noire, attire la pitié par son air misérable : on me dit qu'elle est là exposée en vente, *dia poulima* ; elle s'inquiète de savoir quel sera son acheteur et se plaint que l'un de ses anciens maîtres ait gardé son enfant qu'elle n'a

plus revu depuis six ans. N'est-ce pas au naturel et transportée chez les Turcs une scène de la *Case de l'Oncle Tom* ?

Arrive Soliman, la mine basse : les notables chrétiens, *khodjabachis*, se sont dérobés à l'honneur de nous recevoir. Le sous-préfet turc, le *muddir*, a eu beau se mettre contre eux dans une violente colère ; ils ont donné pour prétexte que, pendant l'été, leurs familles étant absentes, ils se trouvaient dans l'impossibilité de nous faire un accueil convenable. En moi-même je ne leur en veux pas, me représentant la figure que feraient chez nous les bons bourgeois d'une ville de province si le maire ou le sous-préfet cherchait à leur imposer d'héberger un étranger de passage. Détail qui mérite d'être cité, c'est un Turc de condition moyenne qui s'est offert pour nous donner l'hospitalité. Il pousse même la politesse jusqu'à m'envoyer, comme introducteur, son barbier, qui me fait son éloge et m'assure que c'est un Turc tout à fait à la phranka.

La maison est de médiocre apparence. Je suis reçu d'abord par deux grands jeunes gens en costume européen, sauf le fez, frères de notre hôte et ses pupilles. Méhémet-gha lui-même n'a pas plus d'une trentaine d'années : c'est un homme de taille élancée, aux cheveux blonds, le visage malheureusement marqué de la petite vérole. Ces messieurs me parlent surtout de leurs distractions. Leur grand plaisir est d'élever, dans une petite cour, où ils me conduisent, quelques poules et surtout des pigeons de l'espèce que l'on appelle culbutants. Il les font partir en l'air ; puis à une grande hauteur, le pigeon pirouette sur lui-même et se laisse tomber presque à pic jusqu'au pigeonnier.

Dîner à la turque.

C'est aujourd'hui un jour de fête pour les Turcs, le second jour du Baïram : dès le matin, on reçoit des visites de parents et d'amis ; on s'embrasse, comme les Grecs le jour de Pâques, excellente occasion d'observer quelques traits de la vie familière et provinciale chez les Ottomans.

Autour d'une petite salle encadrée de sofas, dix ou douze visiteurs sont assis avec le maître de la maison. Parmi eux se distingue par son costume turc un jeune iman de tournure élégante, à la barbe d'un beau noir, courte et fine. Sa fonction religieuse est marquée par son turban d'une blancheur irréprochable, enroulé et serré en un grand nombre de tours avec un soin méticuleux. Ajoutez un léger surtout et un pantalon large, ces deux vêtements de mérinos gris-perle. A peine assis, le jeune iman tire de sa poche un porte-cigarettes en métal, cuivre ou zinc, décoré de peintures, et il le fait circuler. Sur le couvercle, un buste de jolie femme en toilette européenne, genre figure de modes, attire l'attention. Mais cela s'ouvre encore, il y a un second couvercle, sur lequel j'entrevois une obscénité digne d'un mauvais lieu. On continue à se passer la boîte avec de petits rires : c'est un vrai succès, dont le possesseur de l'objet, le jeune iman au turban immaculé, paraît tout fier. Il déclare que ce chef-d'œuvre est de fabrication viennoise : il est facile d'y reconnaître, en effet, un de ces articles de pacotille dont la civilisation autrichienne empoisonne l'Orient.

Autre scène : un gros garçon d'environ dix-huit ans, un cousin de la famille, est salué à son entrée par un joyeux accueil. Un des visiteurs se lève vivement et fait comme s'il voulait l'embrasser de force; l'autre se défend. J'entends, au milieu des rires, cette phrase, prononcée avec une solennité plaisante : « Dieu nous a donné un jour pour embrasser les jolis garçons, et ils se rebiffent! » Que l'on ne s'étonne pas si je note le propos : il me vient à l'esprit une comparaison avec certain côté des mauvaises mœurs antiques. Ici, comme chez les anciens, autour de la même perversion du sens moral, il s'établit une sorte de galanterie de bon ton, tout un jeu de plaisanteries parfaitement admises. Je pense malgré moi à quelques pages célèbres de Xénophon et de Platon : conclusion fort inattendue aux réceptions du Baïram.

J'étais prévenu par Sadik-pacha qu'il y avait à Trikkala un fort détachement de ses Cosaques. Je vais les voir, et les officiers m'invitent très aimablement à partager leur repas du milieu du jour, leur dîner, comme ils l'appellent, dîner au vin de Bordeaux s'il vous plaît! Ils se plaignent de leur installation dans une petite ville en pays perdu. Tous désespèrent de la Turquie, bien qu'ils la servent.

Parmi les églises de Trikkala, presque toutes grandes et rebâties à neuf, celle d'Haghia-Paraskévi conserve seule une ancienne inscription grecque, enclavée dans la muraille.

Le palais de l'évêque est une construction en bois qui ne manque pas de caractère. Autour d'un tronçon de colonnette, réemployé pour soutenir l'escalier extérieur, s'enroule une inscription byzantine intéressante pour l'histoire (1). Par malheur, l'érosion de la pierre rend douteux le premier mot. Je crois cependant que l'on peut restituer, avec toute probabilité, (*mès*)émérion. Ce terme en relation avec l'idée de *midi* aurait désigné un pavillon, une pièce à part, où l'on se tenait pendant le milieu du jour, à l'heure de la sieste. J'ai pensé aussi à une sorte de méridien ou de gnômon, auquel la colonnette aurait servi de support, mais je n'ai pas trouvé la justification de ce sens.

Voici d'ailleurs la traduction du texte, telle que je la proposerais :

« Ce (*mès*)émérion a été fait au temps de notre très pieux « roi Syméon Paléologue et de notre très pieuse souveraine « An(na) durant l'archiépiscopat de notre très sacré métropolitain Nilos. Que les malédictions des 318 divins pères « du concile de Nicée frappent quiconque tenterait de la « détruire! »

L'imprécation de la fin, dont la formule est bien connue, devait se terminer sur un autre tronçon de la colonnette.

(1) Voir le fac-similé d'inscription dans ma *Mission de Macédoine*, p. 447, n° 229. Seulement, par erreur, je l'ai donnée comme provenant de Kalabaka, non de Trikkala.

On chercherait vainement un Syméon parmi les empereurs de la famille des Paléologues. Le prince, qui prétend s'y rattacher (1), n'est autre que le roi Syméon Ourosh, appelé Ourésis par les Grecs, frère du conquérant serbe Étienne Douschan. Toute action se trouvait alors paralysée à Constantinople, par les luttes engagées entre le ministre Cantacuzène, qui s'associait de sa propre autorité à l'Empire, et l'impératrice régente, Anne de Savoie. Étienne Douschan, profitant de l'occasion, s'était emparé de plusieurs provinces grecques et avait installé à Trikkala son général Préaloumbos, avec le titre de César (1346 ap. J.-C.). S'attribuant à lui-même le titre d'empereur, il ébauchait ainsi ce que l'on a appelé, non sans exagération, l'Empire Serbe : car ni l'étendue ni la durée de cette domination ne justifie un pareil terme.

Plus tard, Syméon, reprenant les ambitions impériales de son frère, était venu fixer sa résidence personnelle à Trikkala, comme en un poste avancé (1355-1374). Tel est le fait que confirme fort à propos l'inscription gravée sur notre petite colonne. D'ailleurs la suite de mon voyage doit me faire rencontrer d'autres documents concernant ces princes serbes et permettant d'étudier l'influence qu'ils ont exercée en Thessalie.

La difficulté est beaucoup plus grande si l'on cherche à établir l'identité de cette Anna, nommée ici à côté de Syméon, avec des titres royaux. Il est vrai que le nom est indiqué seulement par ses deux premières lettres suivies d'une marque d'abréviation ; mais je ne vois pas la possibilité d'en trouver un autre. Nous connaissons par les historiens le nom de la femme de Syméon : elle s'appelait Thomaïs ; c'était la sœur de Nicéphore Ducas, le précédent despote

(1) Il s'y rattachait seulement par les femmes. L'orthographe *Syméon* avec un *y* est celle qu'il adopte lui-même dans tous ses actes signés en grec.

grec de l'Épire et de la Thessalie ; mais rien ne nous apprend que Syméon, l'ayant perdue, se soit marié une seconde fois vers la fin de son règne.

Quelle était donc la princesse qui portait ce nom ? S'agirait-il d'un acte de déférence envers l'ancienne despotesse Anna d'Épire, mère de Thomaïs ? Je penserais plutôt à l'impératrice régente, Anne de Savoie, que les Grecs appelaient Anna Paléologue, comme veuve d'Andronic le jeune. On trouvera tout d'abord invraisemblable que le nom de l'usurpateur étranger et celui de l'impératrice régente soient ainsi placés côte à côte, mais il faut considérer que l'inscription de la colonnette n'est pas contemporaine des personnages qu'elle mentionne. Elle a pour but de fixer une date approximative, en se référant aux souvenirs d'un passé qui n'est plus... Dans ces conditions, elle n'a pas à prendre parti : elle nomme Syméon qui a régné effectivement en Thessalie et cite en même temps le nom de la souveraine qui exerçait le pouvoir à Constantinople.

Excursion à Zavlantia, pauvre tchiflik qui doit sa réputation dans le pays au souvenir d'un important monastère dont nous aurons à reparler ailleurs. A l'extrémité d'une chaîne de collines partant du château de Trikkala et pointant droit vers le nord, je ne trouve plus qu'une épaisse construction du moyen-âge, sorte de tour qui abrite encore quelques moines. Un vieux pappas, qui me conduit, m'indique de ce point, dans le massif enchevêtré des monts Khassia, plusieurs emplacements qui passent pour posséder des ruines, à Korbovo, à Smolia, à Skotini.

Retour à Trikkala, pour prendre congé de mes hôtes, sans oublier les Cosaques.